

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 20 avril 1923

## Sommaire :

Raison et sentiment

La leçon d'un voyage royal

Gribouille et l'Est-Africain

Notre politique rhénane

Pour la correction du langage

Une conférence

de Pierre Termier sur Léon Bloy

Abbé R.G. van den Hout

Firmin van den Bosch

Pierre Ryckmans

Norbert Wallez

Chan. Paul Halfants.

Léopold Levaux

Les idées et les faits : Chronique des idées : Pour les Missions, J. Schyrgens.  
— Italie, L. Picard. — Tchéco-Slovaquie.

## La Semaine

☞ La cause de béatification de Pie X, le pape de la communion des petits, de la communion fréquente, et de la condamnation du modernisme, est introduite. Les nombreux miracles obtenus par l'intercession du pieux Pontife, vengent avec éclat la mémoire du « bon curé » auquel le monde reprochait son manque de diplomatie et son incompréhension des besoins et des aspirations d'une Église modernisée.

Et bientôt, quand déjà auront sombré dans l'oubli, les noms de ceux qui le combattirent, le Saint Pape Pie X, sera célébré comme le Sauveur de l'Église.

☞ En Italie, Parti populaire et Fascisme sont

entrés en conflit. Pourtant, le premier offrait au second une collaboration sincère quitte à conserver sa doctrine et son organisation propres.

Si le salut de la Patrie exige la dictature, et si ce salut se trouve compromis par l'existence d'un parti qui, pour être composé de catholiques, peut néanmoins se tromper en politique, Mussolini a raison de vouloir réduire à l'impuissance le Parti populaire. Toutefois, même si Mussolini a raison — ce que l'avenir démontrera — il reste que le Fascisme n'a pas encore de doctrine, qu'une dictature ne peut durer, et qu'elle ne se justifie que par la valeur du régime qu'elle veut instaurer.



**LAMPE  
FANAL**  
TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS

GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,  
BRUXELLES. TEL.: BR. 191.03

## La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : B. 9945.

Conditions de l'abonnement :

Un an . . . . . 25 francs

Six mois . . . . . 15 francs

Le numéro . . . . . 75 centimes

*Pour l'étranger port en sus*

Numéros spécimens sur demande

## Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 Réserves : 17.000.000

*Siège Social* : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

*Succursale* : BRUXELLES, rue Royale, 68  
rue des Colonies, 35

*Agences* : ANVERS, avenue de France, 119  
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11  
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16  
COURTRAI, rue de Tournai, 30  
MONS, rue de la Station, 16  
OSTENDE, Square Marie-José, 1  
ROULERS, place Saint-Amand, 29

*Bureaux* : BRUXELLES-MARITIME,  
place Saintelette, 30  
VILVORDE, rue de Louvain, 18  
FOSSÉS — GHISTELLES — PONT  
A CELLES — SPRIMONT — THOU-  
ROUT-FRANERIES-LENS s/DENDRE

*Filiales* : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-  
strasse, 5, à Aix-la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN ET DE MALMEDY,  
à Eupen et Malmédy.

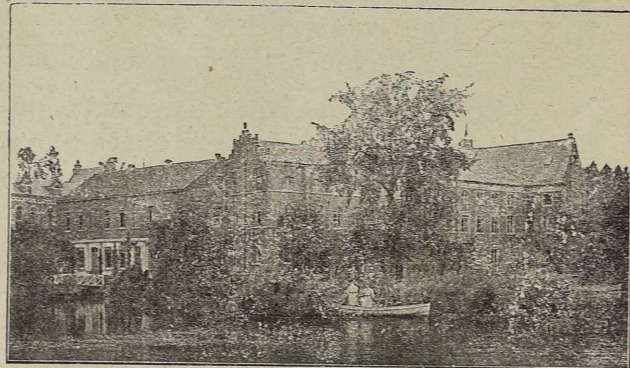
*Escompte de valeurs commerciales* — *Ouvertures de Crédit* —  
*Comptes de dépôts* — *Avances sur titres* — *Lettres de crédit*  
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.

*Encaissement de coupons* — *Ordres de Bourse* — *Dépôts de titres*  
— *Vérification des tirages à la demande des Clients* —

*Souscriptions aux emprunts d'État, de villes, de sociétés, etc.*

**LOCATION DE COFFRES-FORTS**  
CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION

## Institut S<sup>TE</sup>-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

*situé dans un coin du pays brabançon*

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

*au sein d'un vallon choyé par la nature*

*entouré d'un parc de 7 hectares*

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

**Prix de la Pension : 1800 francs**

# Raison et sentiment

*Lettre adressée à LA MÉTROPOLE d'Anvers, et que ce journal a publiée dans son numéro du 20 avril.*

Bruxelles, 17 avril.

MON CHER CONFRÈRE,

Votre éditorial d'aujourd'hui me rappelle ma promesse de revenir sur les commentaires dont votre collaborateur anonyme a fait suivre ma lettre publiée dans *La Métropole* du 12 avril.

Laissez-moi vous remercier tout d'abord pour l'aimable insertion d'une lettre qui n'était pas un droit de réponse — pas plus que celle-ci d'ailleurs — mais que j'ai cru bien faire de vous adresser parce qu'il importe dans le conflit aigu qui met aux prises des fils d'une même Patrie et des frères d'un seul Christ, que quelque chose soit tenté pour décharger l'atmosphère et rendre possible une œuvre de conciliation.

Vous me demandez pourquoi je préfère « la publicité de *La Métropole* ». Parce que c'est chez vous que j'ai été le plus violemment pris à partie pour la publication de l'ultimatum de M. Poulet, et parce que votre estimé journal est l'organe de ce haut commerce anversois dont le rôle est si important dans la vie du pays, et auquel je voudrais essayer de faire comprendre qu'il fait, sans s'en douter, le jeu de ceux qu'il croit combattre.

Il est évidemment très dangereux, dans une lutte où s'affrontent les passions les plus violentes, d'entrer dans la mêlée pour dénoncer aux uns et aux autres les outrances qui risquent d'amener la catastrophe : les deux camps vous accablent !

Pour avoir dit aux flamingants catholiques qu'il était injustifiable d'avoir fait de Gand-flamand et neutre la revendication principale d'un mouvement de catholiques ; pour leur avoir dit que l'histoire jugerait sévèrement des chefs catholiques qui ont fait porter l'essentiel de l'effort de leurs troupes sur la création d'une université que, normalement, les catholiques ne peuvent pas fréquenter, je me suis fait arranger de belle façon dans les cénacles flamingants et les colonnes du *Standaard*.

Et vos lecteurs connaissent l'accueil qui m'échut, quand, après cela, me tournant vers les anti-flamingants je leur criai : Attention ! Vous ignorez la situation en Flandre ! Le bon peuple flamand a le crâne bourré sur la question de Gand et marchera comme un seul homme à la conquête d'une revendication dont il attend monts et merveilles, quelque chose comme l'éclosion d'un âge d'or. Ne vous butez pas. Accordez au peuple flamand la réalisation de son rêve, ce sera le meilleur moyen de le faire se réveiller de ce rêve... Accordez Gand-flamand, si vous voulez éviter au pays les pires troubles. Accordez-le parce que, maintenant en 1923, c'est la moins mauvaise des solutions à un problème dont les passions nationalistes et culturelles ont fait le problème le plus grave de notre existence nationale. Cédez parce qu'aucun principe essentiel n'est en jeu : la liberté, quoi qu'on en dise, reste sauve.

Cédez par patriotisme, parce que seul Gand-flamand calmera la fièvre régionaliste flamande, tandis que Gand-bilingue entretiendra un foyer de lutte permanente entre deux nationalismes rivaux, surtout si une formule devait l'emporter, genre formule Braun, qui ferait dépendre le maintien ou la création de cours en français et en flamand de l'inscription d'un certain nombre d'élèves.

Cédez par préoccupation des intérêts religieux. L'exaltation des passions nationalistes est telle, que pour soutenir soit à Gand, soit à Liège, la cause de la culture à laquelle on appartient, nombre de jeunes gens catholiques — l'avenir du pays ! — qui normalement eussent fait leurs études à Louvain, désertent l'Université catholique pour suivre des cours neutres, c'est-à-dire acatholiques, si pas anticatholiques.

Cédez parce que vous aimez la culture française et que le meilleur moyen de défendre en ce moment la culture française en Flandre, quelque paradoxale que la chose paraisse, c'est de ne pas s'obstiner à défendre le maintien de Gand-français. Et que le lecteur veuille bien me lire jusqu'au bout avant de se récrier.

Avec Gand-flamand (il n'est peut-être pas inutile de rappeler que les flamingants ont cédé sur le dédoublement des Écoles spéciales, que fréquentent plus de la moitié des étudiants de l'Université, comme ils ont cédé sur l'obligation d'un certain nombre d'heures de cours donnés en français) personne en Belgique ne sera obligé de faire en français des études universitaires qu'il veut faire en flamand et *vice versa*. Dans ces conditions, la culture française « apporte » trop à ceux qui s'y abreuvent, pour que, en temps normal, tous les intellectuels flamands n'y puisent abondamment.

Mais, Gand-flamand rejeté, l'état des esprits en Flandre est tel, hélas ! que pendant un temps dont on ne peut prévoir la durée, nombre d'intellectuels flamands seront capables de s'opposer à une culture française, qu'à tort évidemment, ils solidariseront avec la mentalité de leurs adversaires franquistes. Toute une génération de compatriotes flamands risque de se diminuer en repoussant une culture que, par représailles, elle voudra boycotter.

Déjà maintenant, dans la jeunesse flamande, où l'extrémisme fait rage, parce qu'on ne reconnaît pas à la langue flamande la place à laquelle ces jeunes prétendent qu'elle a droit, nombreux sont ceux qui croient se venger de cette soi-disant injustice en se soustrayant le plus possible à la culture française, ne se doutant pas, les malheureux, que c'est sur eux-mêmes qu'ils se vengent !

Certes, comme je l'écrivais en réponse à la lettre de M. de Gérardon (dont vous publiez un long extrait, mais sans donner une ligne du commentaire...) : « *Gand-flamand n'est pas la panacée qui guérira du jour au lendemain la fièvre régionaliste flamande. C'est un moindre mal qui calmera les esprits et permettra peut-être de ramener les électeurs flamands à une conception plus saine des choses. Il y a dans l'agitation actuelle beau-*

*coup de factice. Pour que les Flamands s'en rendent compte, il faut avant tout que les passions s'apaisent.*

\* \* \*

Et voilà, mon cher Confrère, les raisons de « l'attitude inimaginable prise jusqu'ici dans la querelle linguistique par la *Revue Catholique* ».

Par patriotisme, pour que vive la Belgique une et indépendante, et que lui soient épargnées les horreurs de l'extrémisme ; par souci des intérêts religieux de mon pays, pour que d'innombrables jeunes gens, égarés par la passion racique, n'aillent pas boire aux sources empoisonnées de l'enseignement neutre et anti-catholique ; par amour de la culture française, la plus belle des cultures, parce que la plus profondément marquée du sceau catholique, j'ai essayé de défendre Gand-flamand, parce que toute autre solution serait pire que celle-là.

Quoi que vous en disiez, jamais je ne me suis contredit. Les textes que vous citez témoignent que j'ai dit et redit aux flamings exaltés de dures vérités (ce qui vaut mieux que de simples injures).

Quoi que vous en disiez aussi, il a fallu, pour oser prendre cette position, plus de courage que n'en ont ceux qui s'abstiennent, et ceux qui, de part et d'autre, se bornent à flatter les passions de leurs lecteurs.

Dire à M. Poulet : mille regrets, je ne publie pas, frappez ailleurs, était plus facile que répondre, prévoyant la bagarre : oui, je publierai, parce qu'il importe que le pays connaisse toute la gravité de la suprême bataille qui va se livrer.

Pour ignorer que la masse électorale flamande — mettons *tyrannisée*, si le mot vous fait plaisir — par des organisations électorales que vous réprouvez, mais qui existent, est presque unanimement derrière ses chefs (peut-être davantage « menés » en ce moment que... « meneurs » !) il faut être très mal renseigné sur l'état des choses en Flandre.

J'ai préféré, mon cher Confrère, vous écrire tout cela, plutôt qu'une réponse détaillée aux griefs que me fait votre collaborateur. Je ne suis pas en cause. Seul le fond du débat importe. Il y a l'Église et la Patrie que la *Revue Catholique*, comme *La Métropole*, veut l'une et l'autre « servir » de leur mieux. Ni vous, ni moi, ne sommes ni nationalistes flamings, ni nationalistes belges, mais catholiques et patriotes. Mus par des sentiments identiques, nous nous séparons sur l'angoissant problème des langues parce que, je crois, nous avons une vision différente de la réalité, et parce que vous sous-estimez cette chose lamentable et néfaste, introduite chez nous par « l'union sacrée de Lophem » et qui a nom : *le suffrage universel*.

Il serait évidemment outrecuidant de ma part, mon cher Confrère, de faire derechef appel à une confraternité qui s'est déjà montrée si aimable. Et pourtant n'est-il pas hautement souhaitable que vos lecteurs, l'élite de cette bonne ville d'Anvers que je crois bien connaître, puissent entendre un son de cloche auquel ils ne sont guère habitués, et qui diffère quelque peu de ce tocsin qu'on sonne éperdument des deux côtés de la barricade ?

Je le crois, et j'attends de votre patriotisme la publication, en éditorial, d'une lettre que je suis un peu confus de vous envoyer si longue...

En vous remerciant à l'avance, je vous reste, mon cher Confrère, bien cordialement dévoué in X<sup>o</sup> Jesu.

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.

*Lettre adressée à LA LIBRE BELGIQUE, et que le grand organe catholique de la capitale a cru inutile de soumettre à ses lecteurs.*

Bruxelles, 16 avril.

MON CHER CONFRÈRE,

Il ne m'est pas possible de laisser passer sans protestation ce qu'un de vos collaborateurs a écrit dans la *Libre Belgique* de ce jour, au sujet de *La Revue catholique des idées et des faits*.

Je laisse de côté certaines inexactitudes et déformations de pensée auxquelles on finit par s'habituer, tant il est rarissime, dans la triste querelle que nous vivons, de voir respecter la plus élémentaire loyauté.

Mais il est une phrase de l'article intitulé « M. de Gérardon et M. Poulet », que je veux relever, parce qu'elle est absolument fautive, et que, seule, une bien violente passion peut avoir empêché celui qui l'écrivit de se rendre compte de sa fausseté.

Vous imprimez : « Mais il nous semble que la *Revue Catholique* n'a pas tout à fait volé — comme on dit — sa mésaventure, s'étant toujours présentée aux catholiques, avant tout, comme un organe de doctrine inflexible, et visant essentiellement au redressement des idées courantes selon l'orthodoxie absolue et stricte des principes — orthodoxie parfois discutable — elle a soudain prétendu se comporter en organe purement documentaire, où la règle est : « chacun n'engage que sa signature ». Cela est contradictoire... ».

Or, j'avais écrit ceci : « Il est évidemment très facile à un directeur de journal ou de revue de ne publier que ce qu'il sait être conforme aux idées de ses lecteurs, c'est facile et n'est guère courageux. La *Revue Catholique*, fondée pour travailler à l'union des catholiques dans la Vérité, a une conception plus haute de sa mission intellectuelle. Elle préfère au bourrage de crâne qui se borne le plus souvent à flatter les opinions des lecteurs, une discussion courtoise, à visière levée, où chacun prend l'entière responsabilité de ce qu'il signe, entre catholiques qui diffèrent d'avis sur les solutions à donner aux questions libres ».

Si je ne craignais d'abuser, je montrerais à vos lecteurs que ce n'est là que le commentaire de l'article programme de la *Revue*, publié il y a plus de deux ans.

\* \* \*

Vous jugez bon de communiquer aux lecteurs de votre estimé journal la lettre de M. de Gérardon, lettre privée que j'ai publiée — après en avoir obtenu l'autorisation — parce qu'il me semblait utile d'y répondre publiquement et malgré la certitude que des organes comme la *Nation Belge* et le *Soir* s'en serviraient contre moi.

Comme eux, vous vous abstenez de donner une seule ligne du commentaire. Libre à vous évidemment. Mais croyez-vous que pareille façon de procéder aide beaucoup à résoudre le problème ?

J'ai essayé de montrer que M. de Gérardon se trompe, que la liberté n'est pas en cause, et que, tout comme il me le reproche, il fait — en politique intérieure, une fâcheuse besogne. Mes raisons valent ce qu'elles valent ; toutefois un organe catholique de l'importance du vôtre doit à ses lecteurs plus d'impartialité que les journaux nommés plus haut.

Si tant de catholiques belges ignorent la situation en Flandre, n'est-ce pas parce que la presse d'expression française n'a pas été à la hauteur de sa tâche ?

L'ultimatum de M. Poulet, dont je déplore comme vous la violence, n'a causé un tel tollé dans le pays que parce qu'à Bruxelles, en Wallonie, et même dans certains milieux flamands on ne connaît pas la réalité des faits, base de toute politique réaliste.

Et pourtant le *Standaard* d'aujourd'hui vous aura appris, à vous comme à moi, que dans sa réunion d'hier, l'organisation politique flamingante a voté une adresse à M. Poulet, où il est déclaré que son article est l'expression exacte de la pensée de tous les membres de la Droite flamande, à la Chambre et au Sénat...

La *Libre Belgique*, le plus grand journal catholique du pays, a pris dans la question de Gand une attitude différente de celle de la *Revue Catholique*. L'un et l'autre nous croyons fermement servir au mieux la Patrie et l'Église de Belgique. Ni vous ni moi ne sommes nationalistes flamands, ni nationalistes belges, mais catholiques et patriotes. Vous défendez le maintien de Gard-Français. J'ai essayé de démontrer que ce maintien nuirait à l'unité nationale, aux intérêts religieux et à la culture française en Flandre, et j'ai défendu Gand-Flamand « pour éviter pire ». L'avenir nous départagera. Mais en attendant, les organes catholiques ne devraient-ils pas éviter d'appliquer à des

confères catholiques, dans une question libre, des procédés de polémique dont nous devrions laisser le monopole aux anticléricaux et... aux neutres ?

Un mot pour finir. Contrairement à ce qu'affirme votre collaborateur, je n'ai pas reçu « des lettres d'étonnement, de regrets et de reproche de la part de nombre de mes lecteurs, et non des moindres ». J'ai eu deux lettres, dont celle de M. de Gérardon, protestant contre la publication de l'article de M. Poulet. Par contre, depuis des mois, je reçois journalièrement des félicitations pour l'attitude prise par la *Revue* dans la question linguistique, et c'est une grande consolation de penser que beaucoup de Belges « et non des moindres » se sont ralliés au point de vue de la *Revue Catholique*, pour que vive la Belgique et que la paix se fasse...

Je ne doute pas, mon cher Confrère, qu'en faisant appel à votre courtoisie et à votre confraternité, vous ne consentiez à publier ces lignes en première page de votre prochain numéro et, en vous en remerciant à l'avance, je vous reste bien cordialement dévoué in X<sup>o</sup> Jesu.

ABBÉ R. G. VAN DEN HOÛT.



## La leçon d'un voyage royal

Alexandrie, 2 avril.

Il serait très erroné de croire que la Reine des Belges et le Prince Léopold ont fait en Égypte un voyage qui n'eût qu'un but de pur agrément. Sans doute, ils ont joui pleinement de la douceur printanière du climat, des jeux incomparables de la lumière et de ce pittoresque imprévu et chatoyant que l'étranger rencontre à chaque pas aux bords du Nil... Ainsi, la Souveraine fut ravie de s'être proménée, sans escorte, comme une simple touriste, parmi le grouillement coloré du marché hebdomadaire de Louqsor, et le Prince goûta une ivresse juvénile à traverser en automobile le désert de Suez. Mais de plus sérieux soucis hantaient les augustes voyageurs, et celui, notamment, à l'occasion de la découverte de l'hypogée de Tout-Ankh-Amon, de prendre intimement contact avec la vieille civilisation égyptienne. Il ne s'est pas agi ici d'une hâte randonnée de touristes, ponctuée par des commentaires sommaires de sous-Baedeker en *galabieh*s. Comme le royaume de Dieu, les antiques royaumes de Memphis et de Thèbes souffrent violence ; on peut en faire le tour au pas de course, mais un patient, studieux et méthodique effort est nécessaire pour pénétrer dans leurs arcanes, comprendre leur histoire, apprécier leurs beautés. Et en dépit de tous les « accommodements », comme disent les Anglais, cet effort ne va pas sans dures fatigues, sous le dardant soleil et dans le sable mouvant. Les augustes visiteurs belges ont bravé allègrement ces fatigues et se sont imposé une discipline intellectuelle qui fut un hommage exemplaire — et si rare — aux grands souvenirs vers lesquels ils vinrent. Non seulement la Reine et le Prince ont pris un intérêt passionné et minutieux aux problèmes d'archéologie et d'histoire soulevés autour de la tombe de Tout-Ankh-Amon, mais il n'est pas un des sites importants, un des temples, un des hypogées, qu'ils n'aient longuement parcourus, dont ils n'aient approfondi tous les aspects, avec le désir scrupuleux de l'information la plus complète. Et pendant le séjour de la Reine au Caire, c'était, au Musée Égyptien, un spectacle quotidien et édifiant, tandis que les indécentes bandes de Cook passaient en trombe, de voir une blanche silhouette royale s'attarder devant chaque objet, solliciter des explications, émettre des hypothèses, amorcer des comparaisons... En vérité, un guide de choix se trouvait aux côtés de la Souveraine belge et de son fils. En entendant, au Cercle Belge du Caire, la conférence de Jean Capart sur

l'égyptologie, on put se rendre compte qu'il y avait là un savant supérieurement armé, doublé d'un admirable animateur. Sous le verbe de Capart, simple et imagé, les civilisations mortes reprennent vie et, grâce à des rapprochements originaux et ingénieux, se réincorporent aux idées et aux sentiments d'aujourd'hui.

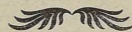
Dans un entretien privé, Capart me disait : « La science pour la science est une notion aussi déplorablement fautive et stérile, que l'art pour l'art ; la science ne vaut que dans la mesure où elle sert le développement intellectuel et moral de l'humanité ».

Comme mon distingué interlocuteur avait raison, et comme son labeur et l'« illustration » écrite et verbale qu'il sait lui donner, se rythment adéquatement à ses paroles !

La haute conscience intellectuelle qui a été la caractéristique du voyage de la Reine des Belges et du prince héritier, fut estimée à sa juste valeur par leurs compatriotes et par l'élite égyptienne ; de là, le succès immédiat et inattendu que rencontra la création du « Fonds Reine Elisabeth » destiné au développement de la science égyptologique en Belgique. En quelques jours, une somme de 1800 livres fut souscrite, et chaque jour amène de nouveaux dons... L'initiative est hautement louable : entre l'Égypte et la Belgique il existe déjà d'étroites et nombreuses relations juridiques, économiques, industrielles et commerciales. Voici un lien nouveau, le lien de la recherche scientifique, et qui, par son objet élevé et désintéressé, est digne du haut patronage et du rare exemple, grâce auxquels il s'est noué !

Dans la hiérarchie des voyages, il y a ceux qui amusent, ceux qui instruisent et ceux qui créent : le passage, aux bords du Nil, de la Reine Elisabeth et du Prince Léopold aura donné naissance, entre notre patrie et le pays des Pharaons, à une œuvre de solidarité scientifique dont l'importance égale l'actualité.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.



Chronique Coloniale

## Gribouille et l'Est-Africain

Vous connaissez son aventure.

Surpris par l'averse, il cherche en vain où s'abriter : pas un toit ; pas un arbre. Heureusement, le fossé est là. Jusqu'au cou, Gribouille s'y plonge ; et du fond de son humide abri, grelottant mais satisfait, il regarde avec pitié les passants qui se pressent, courbant l'échine.

Des Gribouille, il y en a autant qu'on veut dans la nature. Pour fuir les rabatteurs, le gibier détale vers les fusils. — Mais que diriez-vous du monsieur qui, voyant s'approcher un apache, jetterait sa montre à un deuxième larron parce qu'il craint pour son portefeuille ?

\* \* \*

C'est pourtant ce qu'en politique deux publicistes — autorisés, hélas ! — proposent aux lecteurs de la *Revue Catholique*. Le Congo est menacé, lâchons l'Est-Africain. Pour échapper à l'averse des appétits sud-africains, plongeons-nous résolument dans le fossé plein d'eau de la cession à l'Italie.

Et voilà deux mois que l'idée fait son chemin, que le virus s'insinue, que le chancre rongé. Où en sera l'opinion belge

dans deux mois encore, quand vous parviendra le cri d'alarme que je jette ici ? La douleur, quelquefois, de se sentir si loin !

Je comprends aujourd'hui, parce que je les partage, le désespoir, la rage impuissante de nos coloniaux d'il y a vingt ans, devant l'aveuglement de leurs compatriotes ! Alors, on ne voulait pas du Congo. Aujourd'hui, on est prêt à abandonner l'Est-Africain. Décidément, nous n'avons rien appris ! Combien de fois, dans son histoire, un petit peuple comme le nôtre trouve-t-il l'occasion de s'agrandir ? S'il la laisse échapper, se représentera-t-elle jamais ?

\* \* \*

Comment pareille aberration est-elle possible ? Comment de bons esprits, et qui sont de bons patriotes, peuvent-ils concevoir le projet d'amputer la Patrie, y applaudir, espérer qu'il aboutisse ?

C'est qu'on ne parle pas d'« amputer la Patrie » ! Amputer la Patrie ? Mais il n'en est pas question ! Il n'est question que de lui « donner des voisins ». Et cet élégant euphémisme fait passer la muscade : qui ne préfère un bon voisin à un voisin gênant ?

Quand comprendra-t-on enfin, en Belgique, que le Ruanda-Urundi n'est pas la maison du voisin mais notre maison ? Que nous y sommes *chez nous* ? *Chez nous*, par le droit du sang versé et du travail accompli ! Chez nous ; aussi bien qu'au Kwango, dans l'Ubangi ou au Kivu nous sommes chez nous ! Vous, mon cher Daye, vous étiez cependant de ceux qui ont porté, dans ce pays, nos étendards conquérants : avez-vous oublié vos camarades et vos soldats dont les corps y reposent, dont les cendres s'y mêlent à la terre et la font bien à nous ?

\* \* \*

Vous haussez les épaules. Pas de sentiment, pas de grands mots. Faisons de la politique. Avec une pointe de cynisme, qui lui donne de la profondeur.

Soit.

Montrons en deux mots que la perte de l'Est-Africain constituerait *en soi* un cruel sacrifice. Et que ce sacrifice, consenti pour garantir le Congo contre le danger dont on le croit menacé, serait non seulement inutile, mais funeste ; *qu'il créerait ce danger en nous privant de la seule arme par laquelle nous puissions y parer.*

\* \* \*

Sacrifice cruel. Le Ruanda-Urundi est une des plus belles provinces de la colonie ; une des plus prospères, une de celles qu'attend le plus brillant avenir.

Ne souriez pas : j'emploie des expressions mesurées. Voici quelques chiffres et quelques comparaisons.

Les évaluations les plus récentes admettent pour le Katanga une population d'un peu moins de un million 300 mille habitants. Celle de l'Urundi *seul* (sans le Ruanda) est *double* ; la densité est *cinquante fois plus forte*. Ai-je tort de parler d'une belle province ?

Et prospère, avec cela. Dans l'Urundi *seul* il a été délivré, pendant l'année 1922, 203.457 jetons d'impôt indigène. Le rendement de cet impôt a *plus que triplé*, en deux ans, passant de 337.092 fr. en 1920 à 1.028.987,50 fr. en 1922 ; et cela malgré que cette année le taux ait été réduit. L'Urundi est quatre fois moins étendu que la moyenne des districts congolais : combien de ces derniers accusent un rendement égal ? Y en a-t-il un seul qui ait atteint, pendant la même période, une pareille progression ?

De 1921 à 1922, d'une année à l'autre, le rendement des

douanes a *plus que doublé*, malgré la réalisation de l'union douanière qui a exempté de tous droits les échanges avec le Congo, notre plus gros client.

Je cite l'impôt indigène et les douanes, parce que les chiffres qu'ils donnent sont le meilleur baromètre de la prospérité économique.

Et quant aux espoirs d'avenir, un seul petit fait. Pour la première fois, en 1922, une firme a entrepris l'exportation des pois secs. Elle a acheté treize cents tonnes *pour sa première campagne*. Où a-t-on, au Congo, connu succès pareil pour une première campagne, — qu'il s'agisse d'huile de palme, de riz, de café, de coton — de n'importe quel produit de culture ? Ne sommes-nous pas en droit d'attendre l'avenir avec confiance ?

Je n'ai pas la place d'en dire plus long : j'ajoute seulement que, sur les dépenses de 1922, la part non couverte par les recettes ordinaires locales est de un million ; au Congo belge cette part est de cent trente millions, joyeusement versés par la mère-patrie....

Vous voilà convaincus, j'espère, que le sacrifice serait dur....

\* \* \*

Si encore il était nécessaire ! Mais il nous perdrait au lieu de nous sauver....

Quel danger court donc le Congo — ou, pour être plus précis, le Katanga ? — Je crois que plus personne ne craint le coup de force à la Jameson, le raid, l'invasion brutale. Ce que l'on redoute, et avec raison, c'est la mise en tutelle économique qui ferait du Katanga un satellite de la Rhodésie, une dépendance de l'Afrique du Sud. Une fois les intérêts du Katanga et du Sud inextricablement confondus, la frontière politique sera une barrière gênante pour tout le monde. Et quelle pression paralysante, quelle formidable menace qu'une porte, dont le voisin tient la clef, sur le seul corridor par où l'on ait accès au monde ! Le Katanga cesserait d'être à nous, sans qu'il fût besoin qu'on nous l'enlève.

Voilà le danger, qui n'est pas chimérique. Nous avons le droit d'y croire et de le craindre, sans qu'on puisse nous accuser d'entretenir, à l'égard de nos voisins, des soupçons insultants : nous ne craignons pas qu'ils trahissent les traités : nous craignons seulement qu'ils usent de leur droit d'ouvrir, d'entre-bâiller ou de fermer la porte au gré de leurs intérêts et au mépris des nôtres.

Définir le mal, c'est indiquer le remède : il faut rendre le Katanga indépendant du Sud. Pour cela, on cherchera à exploiter les gisements de charbon congolais, à fabriquer le coke sur place. Et l'on percera, à travers le territoire national, un nouveau couloir vers l'Océan : le chemin de fer Bas-Congo—Katanga. Cela coûtera cher, mais il le faut. D'ailleurs, les millions payés chaque année comme tribut aux transporteurs étrangers iront désormais à des entreprises belges ; rémunéreront, en partie tout au moins, les capitaux engagés.

\* \* \*

Mais le chemin de fer Bas-Congo—Katanga une fois construit, le Katanga sera-t-il hors de danger ?

La réponse est simple : *Oui, si nous avons le Ruanda-Urundi. Sinon, non.*

Ce n'est pas seulement pour ses transports vers l'Océan que le Katanga est tributaire du Sud : c'est pour son pain. Pas de cuivre sans vivres. Pas d'usines sans champs. Le Katanga dépeuplé ne peut pas à la fois cultiver la terre et exploiter les mines : il faut choisir. Chaque mine qui s'ouvre, c'est un champ

déserté. Chaque travailleur qui s'embauche, c'est une bouche de plus à nourrir et deux bras perdus pour les cultures. La zone industrielle ne peut se développer qu'en dévorant sa propre substance. Plus elle s'étendra, plus s'enflera le déficit de sa production vivrière.

A cela, le Bas-Congo — Katanga n'apportera de changement qu'en aggravant la crise. Car les ouvriers qui doivent le construire désertent le camp des nourriciers pour passer dans celui des mangeurs. Ce n'est pas sur les talus de la voie qu'ils cultiveront leur manioc !...

Les planteurs de maïs de Rhodésie se frottent les mains. Aux milliers de tonnes que leur achètent les mines, vont s'ajouter d'autres milliers que ne pourront plus fournir les agriculteurs devenus terrassiers ; d'autres milliers encore que mangeront les travailleurs du chemin de fer. Tout cela payé en belles livres d'or... La corde se serre, le tribut devient plus lourd, la vassalité économique plus étroite...

\* \* \*

Heureusement, ce n'est là qu'un rêve — rêve pour eux, cauchemar pour nous — *tant que nous avons le Ruanda-Urundi*. C'est ici, en terre belge, que se trouvent les champs du Katanga. Ici que se trouve la clef du problème de la main-d'œuvre. Sans doute ne pouvons-nous pas songer à faire du recrutement : les montagnards de ce pays ne résistent pas au changement de climat. Mais nous rendons possible un recrutement sur place beaucoup plus intensif qu'il ne l'est aujourd'hui, en assurant la production des vivres. Les femmes, sans porter le fusil, remplaçaient les hommes dans les usines de guerre : sans manier le pic du mineur ni la pelle du terrassier, les indigènes du Ruanda-Urundi peuvent travailler, par leurs cultures, au développement des mines et à la construction du chemin de fer. Ouvrez les chantiers, là-bas ; ici, nous défricherons les champs.

Le Katanga manque de vivres : le Ruanda-Urundi a des millions d'agriculteurs qui ne demandent qu'à en produire. Le Katanga manque de viande : le Ruanda-Urundi peut lui servir d'abattoir. Une fois résolu le problème des transports, par la construction du Bas-Congo — Katanga, l'exploitation vivrière de l'Est-Africain complètera l'affranchissement économique du Congo.

\* \* \*

Hors là, je ne vois pas d'où viendrait le salut. Sans doute, le Bas-Congo — Katanga traversera des régions fertiles et peuplées. Mais pas assez pour que l'on puisse mener de front la mise en valeur des mines du Kasai et une production vivrière qui suffise, avec une main-d'œuvre de plus en plus restreinte, à nourrir une population industrielle de plus en plus considérable. C'est ou bien d'ici ou bien de Rhodésie que devront venir les vivres ; car partout, hélas ! au Congo, l'agriculture manque de bras ; et l'on n'envisage pas, que je sache, l'importation par la côte occidentale !

Vous voulez abandonner le Ruanda-Urundi ? Alors, vous scellez votre sort : préparez-vous à payer le tribut. Orientez carrément le Katanga vers le Sud : car désormais la Rhodésie pourra fermer vos mines en fermant sa frontière...

Si, au contraire, nous conservons notre conquête, nous garantissons à la colonie, outre l'indépendance économique, d'énormes avantages financiers. Pour assurer à des entreprises nationales les millions que nous coûtent actuellement les transports par le Sud, il nous faudra engager d'abord dans la construction de la nouvelle voie ferrée des capitaux considérables. Mais pour nous affranchir du tribut aussi lourd que représentent

nos achats de vivres à l'étranger, il ne nous en coûtera que quelques améliorations de matériel sur le bief Kabalo-Bukama : et les vivres achetés en terre belge, par des intermédiaires belges, qui ne quitteront pas, jusqu'à l'arrivée à destination, des voies de transport nationales, reviendront moins cher que ceux que l'on achète en Rhodésie au grand dam de notre change.

\* \* \*

Faut-il en dire plus long ? Faut-il ajouter à ces considérations d'honnête bon sens des commentaires cyniques ? On pourrait dire que le meilleur voisin que nous puissions avoir, c'est encore nous-mêmes ; que s'il faut agrandir de grandes puissances en dépouillant de petites nations, cela ne doit pas nécessairement se faire à nos dépens. M. Pierre Daye « considère qu'il vaut mieux avoir des voisins divisés, fussent-ils même voraces, qu'un seul voisin gourmand » ; on pourrait lui rajouter que des voisins voraces, fussent-ils même divisés, finissent quelquefois par se mettre d'accord : la Pologne, jadis, en a su quelque chose. Mais à quoi bon ? La droiture est souvent de meilleure politique que le cynisme. L'Angleterre, qui n'a pas profité des campagnes Morel, doit trouver légitime que nous désirions rester maîtres chez nous ; mais elle peut, depuis 1914, trouver étrange qu'on la traite en voisin menaçant...

Que si, malgré tout, nous nous obstinons à vouloir changer de voisins ; s'il faut absolument que nous cherchions quelqu'un sur qui nous décharger du Ruanda-Urundi, — à mon tour de proposer modestement une petite « combinaison ». Son élégance, j'ose l'espérer, lui vaudra les suffrages de tous les « sessionnistes ». Combien je me réjouirais, avec M. Jules Leclercq, que l'idée lancée ici mit tout le monde d'accord, amenât l'embrassade générale !

Tâchons de faire attribuer l'Est-Africain à la Pologne. Voisin pour voisin, nous avons avec elle des relations aussi cordiales qu'avec l'Italie. Et — je prie qu'on me pardonne cette opinion, un peu cynique peut-être (comme disait M. Pierre Daye) — puisque, pour échapper à la tutelle du Sud, c'est dans le Ruanda-Urundi que nous devons faire nos achats de vivres, j'aime mieux payer en marcs polonais. La lire monte.

PIERRE RYCKMANS,  
Résident de l'Urundi.



## Notre politique rhénane

Qui fait obstacle ?

Remplacer le long du Rhin les fonctionnaires prussiens par des fonctionnaires rhénans ;

Laisser prélever les impôts de la Rhénanie non plus pour la Prusse et par des Prussiens, mais par des Rhénans et pour la Rhénanie ;

Accorder aux familles rhénanes les libertés scolaires et les aider à substituer des pédagogues rhénans aux pédagogues prussiens ;

Émanciper le catholicisme rhénan du protestantisme prussien, et lui témoigner nous-mêmes la prompte, cordiale et respectueuse déférence à laquelle il a droit ;

Retrouver les plus beaux titres de la Culture rhénane sous les gravats et les gravats de l'inculture prussienne, faciliter le rayonnement de cette antique et belle civilisation, rappeler ses multiples et magnifiques ressemblances avec l'œuvre de nos pères ;

Bref, rendre aux Rhénans l'indépendance et accroître en eux la fierté ;

telles devaient être les directives essentielles de l'effort belge dès l'armistice.

Nous aurions ainsi obtenu que plusieurs centaines de milliers d'hommes, par intérêt, par amour-propre et par crainte de vengeances prussiennes, se fussent opposés au rétablissement de l'autorité prussienne le long du Rhin. Et en s'opposant à cela, ou pour s'opposer à cela, ces Rhénans auraient été contraints de chercher au dehors des concours et d'entrer dans les voies d'une fédération de leur pays avec le nôtre.

Nous examinerons ultérieurement, avec quelque loisir, ces divers aspects du problème.

Il nous tarde à présent de signaler les principaux obstacles aux suggestions qui précèdent. Après que nous aurons nous-mêmes montré les difficultés, nous aurons sans doute des chances assez appréciables d'être crus si nous montrons de quels merveilleux atouts notre pays est détenteur...

\* \* \*

On le devine aisément, et il est inutile d'y insister beaucoup, la Prusse s'oppose avec une résolution farouche à tout amoindrissement de son pouvoir sur la Rhénanie.

Elle sait qu'elle détient, grâce à cette région :

1° Des moyens incomparables de prospérité économique (mines de charbon, outillage métallurgique, textile et chimique, trafic ferroviaire et fluvial) ;

2° Des éléments primordiaux d'une victoire occidentale (six cent mille soldats, ressources industrielles, et point de départ à proximité de la Belgique) ;

3° Des facilités énormes de prestige politique (par cette abondante richesse et par cette situation stratégique) ;

4° Une domination, une subjugation de notre Foi (par la soumission de dix millions de croyants d'élite à des chefs luthériens).

Bref, la Prusse, en maintenant sous elle la Rhénanie, satisfait beaucoup de ses appétits physiques, et beaucoup de ses ambitions militaires, diplomatiques et religieuses. Comment donc supporterait-elle aisément de ne plus être où ses sens, son orgueil et son hérésie sont à ce point, et depuis un siècle, engagés ?

\* \* \*

Il y a aussi Outre-Manche une opposition à la fois très complexe et très forte à toute véritable politique de la Belgique le long du Rhin.

Oh ! nous le constatons sans acrimonie comme sans surprise. Profondément convaincus de l'égoïsme foncier des peuples, nous ne songeons pas un instant à demander ou à souhaiter que nos voisins renoncent à leur point de vue pour adopter le nôtre. Il nous suffit de nous rendre compte avec exactitude de leurs préjugés, de leurs craintes, de leurs convoitises et de leurs intrigues, et de mettre en œuvre toutes nos ressources pour assurer le succès de notre propre cause.

Les Britanniques comprennent ou ils se doutent qu'une fédération belgo-rhénane modifierait profondément les rapports de leur pays avec le nôtre.

L'Escaut, ne cesse-t-on de dire, est un pistolet braqué sur le « cœur » de la Grande-Bretagne.

Il ne faut donc point s'étonner si celle-ci prend soin de le démonter. Elle en attribue le canon — le fleuve — à la Hollande et ne nous laisse que la crosse — Anvers. Puis redoutant que l'arme ne soit reconstituée, elle provoque ou développe des querelles entre La Haye et Bruxelles. Elle obtient ainsi une sécurité qu'elle apprécie beaucoup.

Dès que les Belges et les Rhénans conjoindraient leurs efforts, ils reprendraient possession de l'Escaut ; ils rétabliraient dans leur intégralité nos moyens d'action guerrière dans la Mer du Nord et aux approches de la Tamise ; ils auraient une arme redoutable et ils n'hésiteraient vraisemblablement pas à s'en servir s'ils y trouvaient avantage.

Nous avons une vitalité économique dont on ne trouverait sans doute nulle part l'équivalent. Les plus déconcertantes catastrophes peuvent s'abattre sur nous et nous accabler ; la guerre peut nous laisser privés de clientèle, désorganisés, appauvris, dépourvus d'outillage, exsangues et brisés. Quelques années après, nous recommençons d'expédier des fabricats sur les marchés lointains et d'y concurrencer avec force les Britanniques. A quel point serions-nous donc redoutables si nous empêchions désormais l'Allemagne de nous envahir et si nous ajoutions à nos ressources celles que la Rhénanie possède ?

En faut-il beaucoup plus pour qu'à Londres, à Manchester, à Liverpool, on souhaite que notre nation reste chétive, précaire et, sans fin, menacée ?

On fait Outre-Manche d'autres réflexions encore.

L'Empire est menacé d'une prochaine émancipation des Indes. Pense-t-on que les Britanniques, ce peuple si prompt à soupçonner les

autres d'impérialisme, se résoudront facilement à ne plus posséder au delà des océans d'immenses territoires ? S'ils perdaient les meilleures parties de l'Asie, ne prétendraient-ils pas acquérir en Afrique un équivalent ? Ne convoitent-ils pas déjà notre Empire Equatorial ? Une Belgique prospère, indépendante et fière ne consentirait jamais à se dessaisir d'une colonie qui lui donnerait très aisément un énorme surcroît de richesses, de vigueur et de prestige. Une Belgique à laquelle la Rhénanie serait fédérée y consentirait moins encore. Elle s'établirait plus puissamment du Bas-Congo au Katanga. Qui sait si elle n'entreprendrait pas un jour d'étendre son influence sur le Haut-Nil, dans la direction de Dar-Es-Salam et de la Rhodésie ? S'ils veulent garder un empire égal ou semblable à celui qu'ils possèdent à présent, s'ils veulent remplacer par notre domaine équatorial les Indes, les Britanniques peuvent-ils mieux faire que nous condamner à la gêne financière, à la débilité politique et à l'abdication ?

Nous nous reprocherions de rien écrire ici qui fût injustement ou inutilement sévère. Mais quand il s'agit des destinées de la Nation, n'importe-t-il pas que chaque citoyen s'efforce de voir les situations telles qu'elles sont et d'y conformer sa conduite ?

Le souci de leur sécurité vis-à-vis d'Anvers, leur désir d'entraver nos producteurs sur les marchés qu'ils détiennent eux-mêmes ou qu'ils convoient, leur désir aussi de recouvrer un jour en Afrique ce qu'ils perdraient en Asie, déterminent les Britanniques. Le protestantisme de plusieurs d'entre eux s'ajoute à cela, s'y mêle et l'empoisonne d'un sombre fanatisme. Une certaine germanophilie et la puissance juive achèvent de dresser Outre-Manche d'actives hostilités contre l'idée d'une fédération de la Belgique et de la Rhénanie.

\* \* \*

A l'opposition des Britanniques s'ajoute l'opposition des Hollandais.

Le gouvernement de La Haye « contrôle » l'Escaut et, par l'Escaut, il peut handicaper au profit de Rotterdam, le développement d'Anvers. Le gouvernement de La Haye détient une partie du Limbourg et, grâce à l'enclave de Maastricht, il paralyse les Liégeois dans leur mouvement vers la Métropole. Le gouvernement de La Haye n'est pas insensible à la tentation de nous considérer ainsi qu'un suzerain considère un vassal.

Rien de tout cela ne résisterait longtemps aux forces conjuguées de nos compatriotes et des populations qui vivent le long du Rhin.

\* \* \*

Opposition de la Prusse, opposition de la Grande-Bretagne, opposition de la Hollande.

Opposition de la France. Elle est subtile. Elle est tenace. Elle profite souvent de notre silence. Elle trouve chez nous des complicités.

Oh ! nous le savons. Il est devenu difficile à beaucoup de nos compatriotes, d'examiner avec une parfaite indépendance d'esprit les projets, les ambitions et les phobies du peuple français. L'amitié les emporte au point qu'ils perdent de vue les intérêts belges. Et s'ils songeaient à ceux-ci, ils déclareraient aussitôt qu'ils se confondent avec ceux de nos voisins du Sud. Le soupçon ne leur vient même pas que nous pourrions avoir un avenir distinct, ou contraire.

Au milieu d'égarements pareils, il est difficile qu'un patriote belge exprime toute sa pensée.

Nous l'exprimerons cependant et sans aucun détour. Ce n'est point d'hier que nous réfléchissons à ces sortes de problèmes. Nous croyons n'avoir jamais mêlé aux démarches de notre pensée une seule passion qui ne fût pas inspirée par le souci de notre patrie. S'il nous arrive de provoquer de l'irritation, nous nous permettons de demander si ceux qui l'éprouvent ne se laissent aussi déterminer que par leur patriotisme...

NORBERT WALLEZ,  
Professeur à l'École Supérieure  
Commerciale et Consulaire de Mons.



Nous prions instamment les abonnés qui ne nous ont pas encore fait parvenir le montant de leur réabonnement, de nous éviter les ennuis et les frais de la perception postale en versant fr. 25, à notre compte chèque n° 48916. Les quittances seront mises en circulation à la fin de ce mois.



## Pour la correction du langage

Il y a une crise du français. C'est incontestable. Le français tel qu'on l'écrit, et plus encore tel qu'on le parle, se rapproche tous les jours du langage populaire, voire de l'argot.

Une foule d'expressions qualifiées autrefois de « familières » ou même de « vulgaires » par les Littés ou par les Bescherelle s'emploient couramment dans les journaux ou dans les discours parlementaires. Les néologismes, les termes empruntés à l'anglais, les fautes syntaxiques, les barbarismes foisonnent dans la littérature, se multiplient avec la fécondité d'une vermine pullulante. Les meilleurs écrivains ont beau se secouer ; il leur est presque impossible de se débarrasser de cette engeance qu'ils rapportent de la fréquentation des journaux et des... salons.

A force d'entendre autour de soi : « je voudrais vous causer un instant » ou « rappelez-vous-en », on craindra de se singulariser en persistant à causer avec quelqu'un ou à se rappeler une chose. On se rend compte de l'inutilité de l'effort à remonter un courant aussi général et, de plus en plus, l'on se résigne à écrire comme tout le monde parle.

D'autant plus que les savants sont là, les philologues qui ont étudié, catalogué, comparé et groupé les déformations de la langue et, en d'érudites disse tations, ont déterminé les lois inéluctables et sacro-saintes de l'évolution du langage.

L'évolution, la vie d'une langue ! On rencontre toujours ces mots sous leur plume. La vie du français, vous croyez peut-être qu'ils l'admireront dans les chefs-d'œuvre de la littérature, dans Racine ou dans Molière. Non, ils laissent cela aux littérateurs et aux critiques. La vie, ce sont les déformations introduites par le parler populaire, ce sont les pataqués des lavandières, qui, pourvu qu'ils se répètent souvent, finiront par s'imposer ; ce sont les provincialismes en France, les belgicismes absous par M. Brunot. Qu'une expression fautive se reproduise un bon nombre de fois, elle sera, comme on dit, consacrée par l'usage. Et l'usage est, en cette matière, la loi suprême.

Autrefois, on distinguait usage et bon usage. Mais cela est contraire aux idées démocratiques modernes ; tous les mots sont déclarés égaux, libres et majeurs. Vive la liberté grammaticale ! La correction du langage est l'une des dernières inégalités sociales : une saine démocratie exige sa disparition. S'efforcer de la maintenir est un attentat à la vie d'un peuple libre.

En bonne logique, il faudrait décréter l'abolition des grammaires et des dictionnaires, la suppression des cours de français. En quoi les solécismes des potaches seraient-ils moins respectables que les barbarismes populaires ? Si l'usage est sacré, qui fixera les limites de son extension ? De quel droit proscriera-t-on des formes comme *ils s'enfuyèrent* ou *nous prévalerons*, si l'on admet les expressions *partir à Bruxelles* ou *le canif qu'il m'a fait cadeau* ?

En réalité, s'il y a une crise du français, ce n'est pas parce que le peuple parle mal ou que les élèves commettent des fautes d'orthographe ; c'est parce que les philologues ont proclamé leur Déclaration des droits de l'ignorance et que, à leur suite, les instituteurs et les professeurs se sont relâchés de leur sévérité et de leur vigilance.

De tout temps, les enfants et le peuple ont déformé la langue. C'est évidemment pour mettre une note bien réaliste dans ses comédies que Molière prête à ses valets et à ses servantes un langage savoureux sans doute, mais hérissé d'incorrections. Il n'y avait pas pour cela de crise du français au dix-septième siècle, mais on n'avait pas encore imaginé de donner à ces barbarismes un rôle dans l'évolution de la langue. La Révolution est venue depuis lors, et le Suffrage universel, et le respect universel de l'opinion de la masse et de... son langage.

On croit aujourd'hui que les déformations de la langue sont fatales, qu'il n'y a qu'à les subir passivement. On traite la langue comme un instrument matériel : le frottement quotidien use les mots comme les rouages d'une machine. Et sans doute, il y a du vrai dans cette conception. Mais tout ne se passe pas comme dans un phénomène physique ou une combinaison chimique.

Un élément intellectuel intervient ici, et la liberté humaine y a une part très importante. Des réactions imprévues se produisent, grâce à l'intervention des grands écrivains. Dante et Boccace en Italie, Chaucer en Angleterre, les grands classiques du dix-septième siècle en France ont exercé sur leurs langues respectives une influence autrement profonde que l'usage courant du peuple.

Il faut distinguer en tout temps la langue littéraire de la langue populaire, et toujours il y a eu influence réciproque de l'une sur l'autre. Mais les plus belles époques d'une langue sont celles où la prépondérance appartient aux influences littéraires, c'est-à-dire où la langue littéraire se défend le mieux contre les invasions populaires.

Voilà pourquoi philologues et grammairiens devraient s'unir pour repousser avec énergie tout ce qui déforme une langue consacrée par des chefs-d'œuvre. Or, c'est tout le contraire qu'ils font, quand ils proclament le caractère sacré du langage populaire.

\* \* \*

Dans son tout récent livre *Le Français, langue morte* ? M. André Thérive, si je le comprends bien, voudrait abandonner à son malheureux sort le français populaire, pour sauver le français littéraire. Constatant que celui-ci risque de se corrompre totalement au contact de l'autre, il voudrait arrêter son évolution, le fixer en quelque sorte dans sa perfection relative, le déclarer langue morte pour lui ouvrir l'éternité, une éternité comme celle du latin qui, précisément parce qu'il est mort, a continué à vivre dans son immuabilité classique.

Il y a, dans cette conception, une part d'utopie, car en réalité le français n'est pas mort, et il n'est pas souhaitable, ni d'ailleurs possible, de le tuer. Mais je crois que M. Thérive a simplement voulu donner à son idée une tournure paradoxale pour mieux attirer l'attention. Pratiquement, sa thèse revient à ceci : sauvons la pureté de la langue française littéraire, réagissons contre l'intrusion de tous les principes de déformation qui en feraient bientôt un affreux jargon et, pour commencer, protestons contre cette passivité qui, sous un prétexte scientifique, considère la dislocation de la langue comme un phénomène uniquement régi par des lois fatales.

« Je serais bien curieux, dit-il, qu'on me citât l'époque où la langue a suivi son cours naturel. » Il a bien raison. S'il a osé toucher à ce dogme de la philologie moderne, c'est qu'il a envisagé la question d'un point de vue beaucoup plus

élevé que la plupart des philologues. Ceux-ci ne voient qu'un arbre après l'autre, incapables d'admirer la forêt. Ils croient que la langue est tout entière dans le dictionnaire, du moment qu'ils font les dictionnaires assez complets pour noter tous les particularismes.

M. Thérive, lui, est un littérateur et un philosophe et, si sa thèse peut paraître à première vue un peu subtile, il l'étaye d'une foule de considérations justes, intéressantes et pleines de bon sens. On éprouve à le lire la satisfaction d'une belle revanche de la clarté française sur l'encombrante complication des méthodes philologiques d'origine germanique.

Non pas que M. Thérive soit injuste pour les travaux scientifiques des philologues. Il professe pour l'érudition des Nyrop et des Brunot tout le respect qu'elle mérite. Mais il ne veut pas qu'on confonde la science du langage avec le langage. Un savant botaniste n'est pas toujours un bon jardinier. Trop souvent les philologues ont l'air d'ignorer que « la langue est chose d'art autant que de fatalité ». Qu'ils se contentent, dans leur domaine, de cataloguer les faits et d'en tirer, si possible, des constatations générales, mais qu'ils se gardent de donner des conseils qui hâteraient la décomposition de la langue.

Pour nous, littérateurs, écrivains, professeurs ou simplement honnêtes gens, « crions-le bien haut, et sans honte » avec M. Thérive : « Il faut être réactionnaire ». Réagissons contre la décadence de la langue écrite et parlée. « Corrigeons-nous ! » comme prêche le Père Deharveng ; il n'a pas honte, lui, d'écrire tout un volume, qui n'est que le premier d'une série, pour corriger nos belgicisms.

On me dit que deux mille exemplaires de *Corrigeons-nous !* se sont rapidement écoulés. Tant mieux. Cela prouve que les Belges ne sont pas aussi insouciant qu'on le prétend au sujet de leurs incorrections de langage. Bientôt, ils seront tous à savoir qu'ils doivent couper un livre, se renseigner sur une chose et attendre jusqu'à demain.

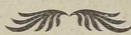
— Vétilles que tout cela, dit-on. Comment un grave Jésuite compromet-il la dignité de sa Compagnie dans de menues discussions de langage ?

— Justement, M. Thérive nous rappelle qu'au dix-septième siècle, on adressait ce même reproche au Père Bouhours. Non, n'ayons pas peur de passer pour des « juristes ». Il y a tout un côté éducatif dans la correction du langage ; on le perd pa fois de vue. Trop de jeunes gens d'aujourd'hui et trop d'hommes faits manquent de précision dans leurs connaissances et dans leurs idées, parce qu'ils ignorent le sens exact des mots, parce que leur faculté d'attention n'a pas été suffisamment exercée sur des « vétilles » comme l'orthographe et les règles de la grammaire.

Ce n'est pas une pure question de forme. Forme et fond se touchent de trop près pour que la négligence de l'une n'entraîne pas de la confusion dans l'autre.

Travailler à l'assainissement du langage et du style en Belgique, c'est coopérer à l'apaisement des esprits. Que de querelles évitées, si l'on s'entendait sur le sens des mots !

CHAL. PAUL HALFLANTS.



*Nous prions une fois de plus nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste qui les dessert et de nous aviser.*

## Une conférence de Pierre Termier sur Léon Bloy

Liège.

S'il y a une chose qui frappe dans Léon Bloy, c'est celle-ci : d'une part, il est comme en horreur à des gens de toutes conditions, avec prépondérance des catholiques ; de l'autre, il est vivement sympathique et infiniment plus que sympathique, à un nombre moins grand, néanmoins appréciable, d'hommes et de femmes, de vieillards et de jeunes gens, de gens aisés et de gens pauvres, d'ecclésiastiques et de laïques, dont la plupart sont remarquables par leur qualité d'âme, leur piété et leurs talents.

Il y a un peu plus de cinq ans, que cet homme extraordinaire est mort, et l'apaisement commence à se faire autour de son nom. On peut même prévoir le temps où la paix régnera tout à fait autour de lui, une paix humble et religieuse, grandiose donc, comparable à celle qui environne sa modeste tombe, dans le petit cimetière de Bourg-la-Reine, près Paris.

Au tout premier rang des amis intimes de Léon Bloy, on trouve Pierre Termier, membre de l'Institut, Inspecteur général des Mines, Professeur à l'École des Mines, Président du Comité de la carte géologique de la France, savant qui jouit d'une haute réputation dans les milieux scientifiques du monde entier, homme d'ordre s'il en est, chrétien de vieille race française, ancien élève de « la rue des Postes, » et écrivain d'un très beau talent, ce que savent bien ceux qui ont lu son livre *A la gloire de la Terre* (1).

Il y a une sorte de marche dans cette liaison profondément intime d'un Bloy, de Caën Marchenoir ! avec un Termier, géologue et membre de l'Institut. Il est merveilleux de voir celui-ci s'appeler humblement « le petit frère » de Léon Bloy. L'amitié pleine d'enfance spirituelle de ces deux hommes d'âge me touche, pour ma part, infiniment, *Sicut parvuli*. Au fond, du côté de Bloy, rien ne s'explique mieux. Car nul plus que ce violent — violent dans le sens moral et physique, et violent dans le sens spirituel et évangélique — ne fut un petit, un tendre et, surtout, un régulier, un obéissant, un fidèle de la règle du Christ, telle au moins qu'il la sentait et la comprenait, dans son admirable sincérité. Quant à Termier, c'est une âme et un esprit supérieurs, tout voué à Jésus-Christ.

Il est sûr que l'on peut discuter la compréhension et les opinions de Léon Bloy sur tel ou tel point, cette compréhension étant personnelle, très légitimement d'ailleurs, car tout homme, comme l'a écrit avec profondeur le général Mangin, dans sa préface aux *Voix qui crient dans le désert*, a sa révélation particulière dans la Révélation universelle, et rien n'est plus éloignée de l'Esprit de l'Église que l'impersonnalité dans la vie spirituelle (2). Si l'on discute, il faudra tenir compte d'abord de ce qu'est un tempérament d'artiste, et d'un artiste enfanté à la vie littéraire vers 1866 par un Barbey d'Aureville, « grand Connétable des Lettres françaises » ; ensuite, de ce qui dans la manière de voir de Léon Bloy reste à l'état d'hypothèse et de conjecture (en dépit, souvent, de l'affirmation purement formelle et *de style* qui l'enveloppe). N'oublions pas non plus qu'en dehors de la lumière intelligible projetée par les définitions de l'Église, la part du Mystère reste énorme. Bloy avait très intense le sentiment du Mystère, qu'il découvrait partout (il y est, d'ailleurs), dans une vision forcément toute personnelle et que nul n'est requis d'adopter. D'autre part, et sans qu'il y ait en cela aucune contradiction, son esprit essentiellement latin, donc logique et précis, le portait à chercher au Mystère une interprétation nette et positive. Et à cause de la simplicité et de la fougue, toutes deux extrêmes, de son tempérament, il y mettait une audace qui déconcerte ceux qui separent, indûment, quoique de bonne foi, Bloy ou les paroles de Bloy de leurs contingences et de leur atmosphère pour les juger, et qui ne connaissent pas, comme ceux qui l'ont approché de près l'ont connue et s'en sont édifiés, toute l'admirable plénitude de sa foi romaine.

Ce qui est absolument indiscutable, c'est sa sincérité, sa loyauté, sa générosité et aussi, son immense, son inépuisable naïveté, la naïveté d'une âme d'enfant, toute proche de la simplicité originelle, toujours

(1) Nouvelle Librairie Nationale, 1922, Prix : 7.00 francs.

(2) Tout chrétien sait, par ailleurs, qu'il y a un point, dans toute question de Foi, à partir duquel il n'y a plus qu'à dire oui, oui, non, non, avec l'Église.

prête à croire au beau, au merveilleux et à s'enflammer d'enthousiasme. Indiscutable aussi, la magnifique richesse de son sentiment chrétien. Avec Bloy plus qu'avec aucun autre, à cause de son caractère extraordinaire et excessif, il faut être positif, c'est-à-dire s'attacher à ce qui est bon. Alors, le profit est certain et le plus souvent considérable.

C'est ce qu'a fait Pierre Termier dans sa Conférence et c'est ainsi que procédent tous ceux qui ne font pas à Léon Bloy l'injustice de le traiter en théologien, en docteur. « Le secret littéraire de mes livres, me disait-il un jour, avec force, c'est que tout ce que j'ai écrit, je l'ai écrit en poète. » Bloy n'a fait qu'approprier, en poète formidable et en artiste génial, ce qui lui apprenait son instinct théologique et sa scrutation incessante des mystères dans la contemplation desquels il vivait, scrutation qui résultait du besoin — commun à tous les fidèles dont l'âme vit — de pénétrer les doctrines de la Foi (1). Léon Bloy est théologien — toute question de vertu, de dons et d'acquis mise à part — comme nous le sommes tous, c'est-à-dire à peu près comme tout homme, de par le sens commun départi à l'universalité du genre humain, est un phillosophe en puissance.

Pierre Termier est venu nous montrer, le 16 mars dernier, dans l'artiste prodigieux de magnificence et dans l'écrivain splendide de force et d'imagination poétique et verbale — (un génie de second rang, a dit très justement René Johannet) — le *Pèlerin de l'Absolu* (2).

\* \* \*

Une petite salle démodée et poussiéreuse, au premier étage du Cercle des Étudiants catholiques liégeois, dans une étroite rue morte d'un quartier faubourien, sur le revers de la diagonale enfiévrée que trace la grand'route de Bruxelles. Un public de deux cent cinquante personnes environ, beaucoup de jeunesse estudiantine, avec leur aumônier, M. le Chanoine Wathélet, de nombreux prêtres, des religieux, un petit nombre de dames (Bloy rebute généralement les femmes par sa violence et sa crudité), des magistrats, évoquant devant moi le temps où ils s'enthousiasmaient pour le *Désespéré*, à Louvain, il y a quelque trente-cinq ans, des professeurs d'Université, des artistes.

Il y a là des gens intelligents et cultivés qui ne connaissent rien de Léon Bloy ; certains sont venus pour Termier : ils ne retourneront pas comme ils sont venus. Une atmosphère d'attente, dans le jour chavirant des cinq heures d'un soir de mars, où les becs de gaz font une trouée blafarde.

Une brève présentation de l'orateur dont l'honneur me revient et où je m'attache à préciser la nuance particulière de l'amitié de Bloy pour Termier. En parlant, je revois avec émotion le petit appartement de la place Carolus, où un Bloy vieux, déclinant, broyé par le chagrin que lui infligeait la grande tuerie et la supériorité momentanée des Allemands, me disait sa peine, en jouant aux échecs. Il est mort et nous sommes là. Le vide qu'il a laissé dans nos cœurs ne sera pas comblé.

Et Termier prend la parole. Il la prend réellement. Tout de suite, l'auditoire a le sentiment d'une maîtrise morale et d'une maîtrise oratoire. Termier raconte — il ne lit pas, il ne récite pas, c'est tellement vrai qu'il n'a pas pu donner le texte de sa conférence, qui n'existait pas, pour la *Revue Catholique* qui le lui demandait — il raconte comment il fit connaissance avec Léon Bloy, il y a dix-sept ans, dans un petit café de la rue de Caulaincourt, à Montmartre.

Il avait fait la trouvaille des *Dernières colonnes de l'Eglise*, trouvaille fulgurante, révélatrice, ce que sera toujours un livre de Bloy pour toute âme qui aspire à la grandeur, pourvu qu'elle ait quelque affinité avec ce tempérament pétri d'intrépidité, de combativité et de virilité. Il avait lu, coup sur coup, *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, *Le Femme pauvre* et *Le Désespéré*. S'étant ainsi mis en règle avec la consigne donnée par Bloy dans une de ces boutades dont ses livres

sont pleins (et qui correspondent au côté gai, ironique, bonhomme, montmartrois de son caractère, côté trop souvent négligé et qu'il faut s'attacher à comprendre, si l'on veut bien situer Bloy), il osa affronter le monstre, qui le convoquait par un billet dont voici la teneur : « Vous me reconnaitrez à ceci que je suis vêtu de velours comme un charpentier et à ce que j'ai l'air d'une brute ». Termier le trouva, dans le petit café peuple, attablé devant une consommation quelconque et lisant un vieux livre.

Il était, en effet, vêtu de velours, mais il n'avait nullement l'air d'un charpentier, et, surtout, il n'avait pas l'air d'une brute. (Le ton dont Termier dit cela appelle les larmes, tant on y sent d'affection et tant apparaît bien ce que fut surtout Bloy : un tendre qui se dérobe et se fait hérisson). Son accueil fut ce que tous ceux qui ont été accueillis par lui savent bien : merveilleux, irrésistiblement prenant, enivrant. Leur amitié grandit, alla se resserrant sans cesse. Termier partit pour le surprenant voyage, qu'il conseille à tous de faire, s'ils ne craignent pas les intempéries et les risques, à travers l'œuvre de Léon Bloy, qui compte à peu près quarante volumes.

Je n'essaierai certes pas de reproduire l'*itinéraire* de Pierre Termier, image, symbolique, d'un jaillissement fort, d'un lyrisme sûr et spontané qui rappelaient le poète et ses grandes fresques de *A la goitre de la Terre*. Il n'y avait qu'un seul élan d'admiration dans le public pour cette belle éloquence de la grande tradition française, qui passe de l'enjouement au sublime avec une parfaite aisance et qui, de propos courrant et familier relevé d'un grain d'ironie douce et mordante, se fait poème et musique sans jamais détonner. Termier se haussa une seconde fois à cette hauteur, et plus haut peut-être, quand il entreprit de définir l'auteur du *Salut par les Juifs* et de l'*Exégèse des lieux communs*. « Un homme qui joue de son âme comme d'un violon », a dit Bloy lui-même. « ... Mauvais moine, bon prêtre... », a dit Verlaïne (à qui Bloy fut intimement lié) dans une pièce peu connue de ses *Epigrammes*, si je ne me trompe, à moins que ce ne soit de ses *Dédicaces* ou de ses *Invectives*. « Léon Bloy est une gargouille de cathédrale, qui déverse ses eaux sur les bons et sur les méchants, » a dit Barbey d'Aurevilly. « Léon Bloy n'est pas une gargouille de cathédrale, propose à son tour Pierre Termier, c'est la cathédrale elle-même ». Et il développe ce thème : « Monstrueuse et sublime, chaotique mais surhumaine, douloureuse et triomphale, poème d'effroi et poème d'amour. Les riches et les heureux ne l'aiment pas ; elle est accueillante aux pauvres, aux malheureux, aux désespérés, aux criminels ; elle est pleine de ténèbres, mais dans le haut s'allument des verrières et elle est bordée de chapelles lumineuses. Ses porches sont semés de figures effrayantes et ravissantes ; ses dalles sont usées par les agenouillements et ses murs, par le contact des mains suppliantes ; ses piliers sont noircis par la flamme des incendies qui allumèrent les barbares... ».

Le récit de la vie de Bloy fut tracé à grands traits. Pierre Termier s'en est tenu, à peu de chose près, à ce que l'œuvre de Bloy peut faire connaître à tous.

Léon Bloy est né à Périgueux, en 1846. Il était le fils d'un modeste agent voyer. Par sa grand'mère, il avait du sang espagnol dans les veines. Son père était libre-penseur, mais sa mère et une grande tante qui l'élevèrent étaient très pieuses et l'enfant le fut aussi ; jusqu'au jour de la débâcle de sa foi — fait très banal, hélas ! — à l'âge de la puberté. Jamais, il ne tomba dans l'anticléricalisme bas de l'époque. Il garda toujours une sympathie pour la Religion catholique. Enfant, il était en proie à des mélancolies effrayantes, qui se terminaient souvent dans un ouragan de larmes. Il fréquentait beaucoup l'école buissonnière ; il rentrait souvent à la maison le visage en sang et les vêtements en lambeaux de s'être battu.

A dix-huit ans, il vint à Paris. Il y fut employé chez un architecte, se découvrit une vocation de peintre et fréquenta deux ans un atelier. Il était doué. Ses familiers connaissent bien ses deux beaux crayons jumeaux de sa grand'mère et de sa grande tante, et son portrait, peint par lui-même, « à l'huile de requin ». Il savait aussi quel étonnant enlumineur il fut de ces propres ouvrages. En 1866, il fit la connaissance de Barbey et devint son commensal assidu, son secrétaire en quelque sorte, et leur amitié se prolongea vingt-trois ans, jusqu'à la mort du grand écrivain (1889). Il fut lié aussi avec Verlaïne, Villiers de l'Isle Adam, Hello, Coppée, Bourget, Coquelin Cadet, Hanoteau, Huysmans et beaucoup d'autres, avec qui, pour la plupart, il rompit dans la suite.

En 1870, il s'engagea dans un corps franc, fit toute la campagne, s'y distingua (*Sueurs de Sang* est sorti de là), et contribua à reprendre

(1) « Les joies et l'énergie vitale que dispense la Théologie sont incomparables, parce que cette science n'est autre chose que l'illumination baptismale devenue consciente et progressante. Mais la mesure de ce progrès est notre union à l'Eglise. Le simple fidèle qui commence à vivre de la prière de l'Eglise acquiert un sûr instinct d'orthodoxie et sent grandir son besoin de pénétrer les doctrines de la foi... » — (P. CLÉRISSAC, *Le Mystère de l'Eglise*, p. 7.)

(2) On sait que Léon Bloy aimait s'appeler « le Pèlerin de l'Absolu ». C'est le titre qu'il a donné au Sixième volume de son Journal, et c'est à lui qu'il pensait, comme titre général à donner à son journal, quitte à en trouver un autre pour le sixième volume.

Paris à la Commune (1). Employé — « exécrable » a-t-il dit lui-même — au Chemin de fer du Nord, il s'y employa surtout à écrire *La Chevalière de la Mort* (1877). Il fut un moment du *Chat Noir* (avec Clémenteau, entre autres compagnons ; c'est de là que sortirent les *Propos d'un entrepreneur de démolitions*). On le vit à la Grande Chartreuse vérifier une illusoire vocation religieuse (car il s'était converti en 1860; sa confession de retour s'est faite à l'Église qui est aujourd'hui le Panthéon). Les moines n'eurent pas de peine à le convaincre que ce n'était pas là sa voie. Et il connut une terrible tribulation, après avoir vécu dans une sorte d'extase emportée : ce fut le temps d'une grande épreuve passionnelle. (« Je tombais dans le gouffre les yeux fixés sur Jésus-Christ »), d'où sa foi sortit victorieuse. Il devint, en 1887, l'auteur bientôt célèbre du *Désespéré*. Sa réputation de pamphlétaire était désormais assise. La conspiration du silence lui répondit. Il s'était mis, de son propre mouvement, au ban du monde littéraire. Ses anciens compagnons allaient pour la plupart grandir, arriver. Lui ne connaîtrait jamais que la misère. Deux de ses enfants en périraient, ses deux fils, Pierre et André. Il ne lui restait strictement que la ressource de vivre de ce que les amis que lui valaient ses livres lui donneraient, de vivre *uniquement* de sa confiance dans la Providence. On ne s'étonnera pas que ses livres donnent si fortement le sentiment de l'action providentielle de Dieu dans la vie du chrétien.

La rencontre de Jeanne Molbech, fille du poète danois Christian Molbach, fut décisive dans la vie de Bloy. Un amour extraordinaire unit bientôt ces deux êtres d'une exceptionnelle grandeur, juste au moment où Bloy était dans un découragement profond (2). Ils se marièrent (1890). Quatre enfants sont nés de leur mariage : deux garçons et deux filles.

Quand la guerre de 1914 survint, Léon Bloy habitait Bouvy-la-Reine, à un quart d'heure de chemin de fer de Paris, sur la route d'Orléans. C'est là que la mort le prit, le 3 novembre 1917, à l'âge de 71 ans, dans le petit pavillon que Charles Péguy quitta pour partir aux armées et à la mort. Dans le Bulletin paroissial du lieu, fascicule de décembre 1917, voici ce que l'on trouve : « Parmi les morts dont nous annonçons les récentes funérailles, qu'on nous permette une mention particulière pour M. Léon Bloy, écrivain puissant et original, qui laisse un grand nombre d'ouvrages. D'autres parleront de la fougue de sa polémique, des qualités de son style qui faisaient « l'admiration des lettrés, même de ceux qui comptaient parmi ses adversaires. » Pour nous, nous parlons du chrétien convaincu que nous avons vu tous les jours à la Sainte Table jusqu'au moment où, vaincu par le mal, il dut se résigner à ne plus quitter sa maison. — Il comptait — de nombreux amis, des convertis ; l'un d'eux, me disait le lendemain des obsèques : « Nous sommes nombreux, ceux qui, grâce à lui, sommes revenus de loin. » S'il y eut quelque exagération et quelque violence dans son langage, Dieu lui tiendra compte de tout le bien qu'il a voulu faire et de celui qu'il a fait. »

Comment expliquer, se demande Termier, la conspiration du silence qui pesa sur Bloy pendant toute sa vie littéraire ? Certes, la Critique est inexprimablement loin d'avoir fait son devoir à son égard. Pourtant, on a plus écrit sur lui qu'on ne pourrait le croire d'abord, mais il y a dans son œuvre trois causes rétrospectives d'insuccès. Il est

(1) Et non pas l'inverse, comme le dit l'abbé Bethléem (*Romans à lire, Romans à proscrire*), qui fait de Bloy un communiste !...

(2) Voir *Lettres à la Fiancée*, Ed. Stock, 1923.

tellement artiste qu'il ne lui est possible d'atteindre qu'une élite. Il est si violemment catholique, « homme d'Absolu », qu'il écarte les incroyants même lettrés, à quelques exceptions près. Et pour la même raison, il écarte aussi les chrétiens qui se font du catholicisme une conception plus moyenne, c'est-à-dire la masse.

« Je fais, disait-il, des livres qui vivront et qui ne me font pas vivre ». Il disait encore : « Avec tant de livres derrière moi, dont plusieurs sont, paraît-il, incomparables, je ne gagne pas en un an de quoi nourrir un honnête cheval. » Il souffrait extrêmement de ne pouvoir vivre et faire vivre les siens de sa plume. « Quand je serai au cimetière, les miens vivront », affirmait-il. « Ils trouveront un morceau de pain sur mon cerceuil ».

Sa prédiction est en train de se réaliser, peu à peu.

Alors, Pierre Termier s'est assis et s'est mis à lire des pages parfaitement bien choisies pour faire apparaître la face de grandeur, éblouissante, du merveilleux écrivain : *Pamphlétaire, Le Cortège de la Fiancée, La Croix de Misère, L'Indignation de Dieu, Le Voyage de l'Absolu, La Fleur du Gouffre, Le Moyen Age, la fin de La Femme pauvre...*

Je n'ai connu qu'un homme qui eût été capable de mieux les lire que Termier, c'est Bloy lui-même, qui était un lecteur absolument incomparable de ses œuvres. Il en a fait pleurer plus d'un, en leur lisant la dernière page écrite, les yeux dans les yeux (et quels yeux!), le regard asséné jusqu'au fond de l'âme, la voix déchirante d'intensité, électrisante d'enthousiasme, poignante de tout l'amour douloureux qu'il portait à Jésus-Christ crucifié et bafoué depuis dix-neuf siècles.

Les applaudissements faisaient trembler la salle, après chaque lecture. Pas une intention du lecteur, c'est-à-dire de Bloy, n'était perdue. On sentait les âmes bandées comme des tambours. Les yeux luisaient. Certains, pleuraient. Des bouches serrées ravalèrent leur salive. Les respirations trahissaient le tumulte des âmes labourées, vivant une grande heure.

Quand Termier eut fini, et revint s'accouder, derrière sa pile de livres, priant ceux qui devant cette beauté approuvaient là d'une si ardente approbation de se faire à leur tour et à son exemple les propagateurs de Léon Bloy, le tonnerre d'applaudissements qui lui répondit se prolongea si longuement qu'il dut demander grâce de la main. En sortant, rapporte le chroniqueur du *Vaillant*, journal des étudiants catholiques liégeois, « un collègue me glissa cette boutade, » qui traduisait très exactement l'état d'esprit enthousiaste de la foule qui s'écoulait : « Si on avait pensé à vendre ses bouquins à la sortie, tu parles d'une ruée !... »

Une ruée !... Sur *l'Invendable* !... Eh ! oui, toute l'histoire de Léon Bloy et de ses livres est là ! Peu le lisent, surtout si l'on considère son extraordinaire mérite. Mais ce petit nombre se « ruent » à plein cœur, souvent du fond de l'incroyance, où ils s'égarèrent très loin de Jésus, dont plusieurs n'avaient même pas reçu le baptême : un Maritain, un Van der Meer, un Termier, un Raoux, un Martineau... et des amis moins intimes, mais très sûrs : un Vincent d'Indy, un Émile Baumann, un Charles Grolleau, un Georges Desvallières et tant d'autres...

Au reste, il n'est pas question, comme certains semblent le redouter, devant une telle emprise, de placer son salut dans Bloy, pas plus que dans aucun homme. *Bonum est confidere in Domino quam confidere in homine*. C'est un honneur et une gloire qui ne reviennent qu'à Dieu seul.

LÉOPOLD LEVAUX.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Pour les Missions

D'un grand mal est sorti un grand bien. Du spectacle des bouleversements produits par la guerre dans l'œuvre essentielle de l'Église, la diffusion de la foi dans le monde entier, a surgi dans l'âme apostolique de Benoît XV, comme une flamme dévorante, la passion de réorganiser, d'intensifier, de perfectionner les Missions catholiques. Pie XI

a hérité des vues grandioses et du zèle ardent de son prédécesseur. De là la centralisation de la Propagation de la Foi à Rome, la création de l'Association de Saint Pierre pour la formation du clergé indigène, l'institution de l'union du Clergé pour les Missions, de l'essor extraordinaire donné à celles-ci. Les flammes de la Pentecôte s'échappent du Cénacle et embrasent d'une ardeur nouvelle les apôtres répandus par l'Église universelle. Le prosélytisme le plus lointain est en fin entré dans les préoccupations normales de tout catholique digne de ce nom. Toutes les classes sociales, tous les âges, toutes les conditions y pren-

# LE GLOBE

OFFICE INTERNATIONAL DE VOYAGES

3, Avenue Louise, BRUXELLES. Tél. 271.76

Directeur : A. DE STAERCKE

Passages maritimes et aériens pour toutes destinations auprès des compagnies  
Billets de chemin de fer — coupons de séjour pour les hôtels à Lourdes

**Demandez le programme de nos voyages en groupe saison d'été 1923**

Organisation soignée de voyages de noces et particuliers — Renseignements gratuits.

## Concerts spirituels à Bruxelles

Le TROISIÈME CONCERT SPIRITUEL de cette saison, aura lieu, le **Samedi 28 et le Dimanche 29 Avril prochain, à 2 1/2 h.**, au Conservatoire de Bruxelles, sous la direction de M. JOSEPH JONGEN.

Cette séance sera consacrée à l'exécution de :

“ L'ORATORIO DE NOEL ”, de J. S. BACH  
pour Quatuor, Solo, Chœurs, Orgue et Orchestre

Les solistes engagés pour ce Concert sont :

M<sup>lle</sup> MARGUERITE THYS, soprano, soliste des Concerts Colonne de Paris, des Concerts du Conservatoire de Bruxelles et des Concerts spirituels ;

M<sup>me</sup> META REIDEL, contralto, soliste des Concerts du Concertgebouw d'Amsterdam ;

M. M. WEYNANDT, ténor, soliste des Concerts du Conservatoire, des Concerts spirituels et Directeur des Chœurs de la Société ;

M. MURRAY DAVEY, basse du Covent Garden de Londres, de l'Opéra de Paris et du Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles ;

M. R. TELLIER, organiste.

Les billets pour les deux séances sont en vente chez M. J. DELVIGNE, 19, rue de Namur, à BRUXELLES, à partir du 23 mars, aux prix suivants :

Fauteuil, Baignoire ou Première loge : **15 francs.** — Strapon in, Chaise et Deuxième loge : **10 francs.** — Troisième galerie de face : **6 francs.** — Troisième galerie de côté : **4 francs.**

SECRETARIAT DE LA SOCIÉTÉ : 26, rue du Bourgmestre, à IXELLES

## Banque Belgo-Luxembourgeoise, S<sup>té</sup> A.

SIÈGE SOCIAL : 3, Boulevard Anspach (Place de Brouckère), à BRUXELLES

CAPITAL 10.000.000 DE FRANCS

SUCCURSALES : Bruxelles, Luxembourg. — AGENCES : Stavelot, Esch s/Alzette, Ettelbrück, Grevenmacher. —

BUREAUX AUXILIAIRES : Eupen, Malmédy, Trois-Ponts, Vielsalm.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE, DE BOURSE ET DE CHANGE

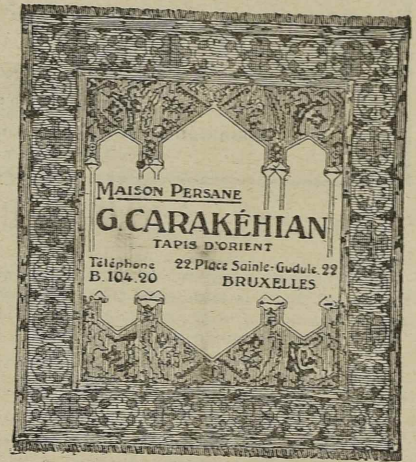
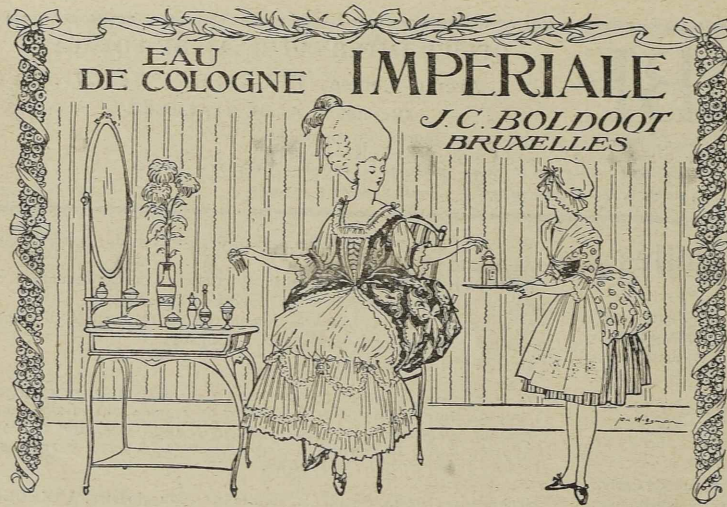
## « ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE  
MERVEILLEUX QUI  
RÉUNIT LES QUALITÉS  
LES PLUS PRÉCIEUSES  
AUX QUELLES ONT AI  
PU ATTEINDRE EN  
FAIT D'APPAREILS  
PNEUMATIQUES.  
IL EST INCOMPARA-  
BLE PAR SA CON-  
STRUCTION ET PAR  
SON RENDEMENT AR-  
TISTIQUE.

TÉL. : B. 8586

Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles



LIVRES, JOURNAUX  
—  
REVUES ET PÉRIODIQUES  
ANGLAIS  
—  
LIVRES EN LOCATION

**W. H. SMITH & SON**  
**ENGLISH BOOKSHOP**  
78, MARCHÉ-AUX-HERBES, BRUXELLES  
TEL 6283  
DÉPÔT CENTRAL EN BELGIQUE DE  
TOUTES LES PUBLICATIONS ANGLAISES & AMÉRICAINES

SERVICE D'ABONNEMENTS  
A TOUS LES JOURNAUX  
ANGLAIS  
—  
INSERTION D'ANNONCES

A LA  
**VIERGE NOIRE**  
Bruxelles

Coin des rues Ste-Cathérine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE  
DE

**Vêtements pour Hommes et Enfants**

COUPE IRREPROCHABLE

**PRIX MODÉRÉS**

Rayon spécial de Vêtements sur mesure  
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,  
ADMINISTRATIONS  
**LIVRÉS**

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

**CH<sup>S</sup> SACRÉ & C<sup>IE</sup>**

Agents de change agréés

MAISON FONDÉE EN 1875

52, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES-CENTRE

TÉLÉPH. 233-73

Succursale : 27, rue Ernest Solvay, IXELLES

TÉLÉPH. 285.54

COMPTE CHÈQUES POSTAUX 4121

Ordres de Bourse — Renseignements financiers —  
Encaissement de coupons — Change  
Régularisation de titres

Abonnez-vous à notre publication  
**LA REVUE DE LA SEMAINE**  
Abonnement : 10 francs l'an

Études objectives de toutes valeurs cotées ou non —  
Comptes-rendus des assemblées — Physionomie  
boursière de la semaine. — Relevé des cours de bourse  
mis en regard des cours pratiqués huit jours  
auparavant, etc.

ENVOI GRATUIT A L'ESSAI SUR DEMANDE

ment une part vitale. Étendre jusqu'aux confins de l'univers le règne de Jésus-Christ, donner au Roi divin le milliard d'infidèles que son Cœur réclame, ce n'est plus une pensée reléguée à l'arrière-plan, c'est le souci direct, passionné, d'une multitude de chrétiens. La Belgique, vieille terre de foi, dont la guerre d'ailleurs a élargi l'horizon et qui jamais ne reste sourde aux appels du Saint-Siège, ne pouvait faillir à sa tâche. Elle a mobilisé à cet effet son clergé dans les rangs de l'Union de prière et d'action, si féconde en initiatives de toute sorte : renouvellement des œuvres anciennes, publication d'un Bulletin du plus haut intérêt, journées missionnaires, conférences, etc.

Et voici que vient de se produire avec un éclat exceptionnel une manifestation, nouvelle pour notre pays, de cet esprit d'apostolat que je signale : l'Exposition des Missions, du 8 au 15 avril à La Louvière, transférée à Charleroi à partir de ce 22 courant.

Un jeune prêtre en conçoit le projet, M. l'abbé Dosogne, professeur au Collège St-Joseph à La Louvière, chaudement secondé par M. le Chanoine Blampain, directeur de l'établissement, et ils trouveront aussitôt le concours de vingt Congrégations pour réaliser leur dessein.

Ce que fut cette Exposition magnifiquement installée dans les vastes locaux de ce collège, ce qu'elle sera demain à Charleroi, nous n'avons pas à le redire ici en détail après les minutieuses et fidèles descriptions que les journaux bruxellois, notamment le *XX<sup>me</sup> Siècle*, en ont données.

Chaque stand dévolu à une Congrégation présente avec autant de goût que d'intelligence une collection d'objets curieux, souvent très rares, — souvenirs de la vie sauvage, témoins des superstitions païennes, ou de la foi conquise, produits de l'industrie exotique ou d'un art raffiné et barbare, échantillons de la faune, — dont l'ensemble dessine en traits caractéristiques la physionomie de chaque mission. Quel charme d'interroger ces milliers d'ustensiles sacrés ou profanes et d'évoquer tour à tour ainsi la mentalité de ces races qui y ont laissé leur empreinte, populations du Congo belge, de l'Afrique du Sud, de l'Algérie, de Ceylan, du Brésil, de la Chine, de la Colombie, des îles Hawaï, des Indes, du Japon, du Natal, de l'Océanie, du pays des Esquimaux, des îles Philippines, du Soudan et du Zambèze, de toutes les contrées sur lesquelles rayonne notre apostolat.

Il faut tout de suite mettre hors de pair le musée des religions chinoises au premier stand des Scheutistes. C'est un émerveillement.

Baignés dans les flots d'une lumière rougeoyante mystérieusement tamisée, apparaissent le temple de l'Être Suprême de Pékin, celui des Ancêtres, l'autel sans statue de Confucius avec ses deux grues symboles d'immortalité, un autel taoïste, une pagode de Bouddha, la Tara verte, idole russe qui, d'après les Chinois, se réincarnait successivement dans les Czars et logerait donc maintenant dans le féroce Lénine ; enfin, Tao-Mao, une autre divinité exotique, qui aurait eu longtemps l'honneur d'être prise pour saint Thomas. Et, dominant toutes ces fables mensongères, tous ces fantômes démoniaques, l'image émouvante du Christ Rédempteur, les bras large ouverts sur sa croix et adressant à ces peuples égarés l'appel qu'aucune contradiction ne décourage, reproduit en exergue : *Expandi tota die manus meas ad populum contradicentem*.

Curiosités pittoresques où s'accroche naturellement l'attention de la foule : tambour des Indes et tambour à distance du Congo, c'est-à-dire tronc d'arbre évidé, recouvert de peaux de bêtes (Salle des Jésuites : Kwango, Ceylan, Bengale) ; indigène de la Nouvelle-Guinée, anthropophage, en costume de gala dont le principal ornement se compose de plumes de paradisiers et de queues de porcs (Salle des Pères du Sacré-Cœur de Borgerhout) ; lion empaillé, léopard, dieu congolais masque de féticheur, tam-tam, xylophone (Pères Blancs d'Afrique-Congo) ; singe paresseux, lézards, serpents (Bénédictins de Lophem : Katanga et Brésil) ; travaux arachnéens, prodiges de patience, peintures représentant des femmes fumant la pipe, un Figaro rasant son client sans savon à l'aide d'un coquillage et d'un tesson de bouteille, un danseur orné des plumes fournies par une trentaine d'oiseaux du paradis d'une valeur de cinq cents francs l'un parmi l'autre (Filles du Sacré-Cœur).

Curiosités émouvantes : vieux crucifix du XVI<sup>e</sup> siècle, voire du XV<sup>e</sup>, date de la première évangélisation du Congo, à grand-peine obtenu d'un chef par les Rédemptoristes ; masque et mains d'un lépreux de l'île Molokai, reproduits en cire par les Pères de Picpus à Louvain, et vraiment, on ne les regarde pas sans frémir.

Mais qui redira l'émotion de la foule devant la galerie des héros, les portraits des martyrs de la Congrégation de Scheut, l'illustre Mgr Hamer et ses huit compagnons suppliciés avec des raffinements de

barbarie inouïs, en haine de la religion, lors du soulèvement xénophobe de 1910, les martyrs franciscains, Mgr Verhaegen, son frère Frédéric, le R. P. Robberechts et notre cher Victorin Delbrouck, du diocèse de Liège, tous quatre livrés à la mort au milieu des pires tortures, en 1904, dans cette même Chine si souvent cruelle aux messagers de l'Évangile.

Si les Petites Sœurs de Saint-Vincent de Paul avaient participé à l'Exposition, elles n'auraient pas manqué d'évoquer le souvenir de deux liégeoises célèbres dans les annales des Missions, Sœur Marquet de Soiron, Sœur Adam de Trois-Ponts, mises à mort en haine de la foi à Tien-Tsin, le 21 juin 1870, dont on raconte qu'elles avaient repassé soigneusement pour ce grand jour leur blanche cornette, pour s'envoler à leurs noces de sang, colombes virginales, en agitant leurs grandes ailes dans sa liliale splendeur !

\* \* \*

Je n'ai pas révélé jusqu'à présent le principal attrait, la beauté unique de cette exposition, je n'ai pas dit encore ce qui en fait un événement religieux de premier ordre. Ce n'est pas l'amoncellement des raretés exotiques, ni leur habile agencement, ni leur intéressante présentation. Les expositions coloniales nous ont en somme accoutumés à ce spectacle et l'on pourrait tirer meilleur parti encore des ressources de nos missions par une organisation centralisée et le perfectionnement des méthodes. Ce qui fait l'âme de cette exposition, c'est la rencontre sur ce terrain à la fois national et religieux des exposants et des visiteurs, l'intervention personnelle des missionnaires, religieux et religieuses, attachés à chaque stand et avec un infatigable dévouement initiant les visiteurs qui se succèdent presque sans discontinuité à toutes les réalités de la vie des Missions, leur expliquant l'utilisation de tous ces objets, leur faisant toucher du doigt l'ascension lente du sauvage vers la civilisation.

L'effet de cette leçon intuitive, de cette vision directe des Missions m'a paru prodigieux. Quant à moi, je n'avais d'yeux que pour cette foule — il est passé en dix jours trente mille personnes au collège St-Joseph de La Louvière — beaucoup de travailleurs, beaucoup de jeunes gens, des femmes, des jeunes filles appartenant en grande partie à cette région déshéritée, à ce pays noir sur lequel depuis longtemps pèse le socialisme le plus hostile à nos croyances, où le prêtre est frappé d'impopularité, où la communication entre l'homme et le monde supérieur semble coupée. Et je ne me laissais pas de contempler ces figures étonnées d'abord et ravies, les yeux dilatés devant les perspectives du monde nouveau qui s'ouvraient devant eux, cette émotion vraie qui étreignait les cœurs et se lisait sur les traits contractés en considérant ces missionnaires, souvent ces vétérans des missions, et ces bonnes Sœurs, si simples, si désintéressés, si joyeux, qui leur découvriraient comme en riant les périls et les sacrifices de l'apostolat, leur narraient ses victoires et ses défaites.

Tout de même, semblaient se dire les auditeurs, il y a autre chose sur la terre, que la chasse à la pièce de cent sous et la fréquentation du cinéma, il y a par dessus toutes les épaisses réalités qui nous oppriment et nous enserrant, où tient toute notre vie, il y a quelque chose de plus grand, il y a l'immolation à Dieu de la jeunesse, de la fortune, de la famille, de l'existence même pour l'honneur de la patrie et le bien de l'humanité, il y a cet incompréhensible amour des rebus de l'espèce humaine qui penche sur ces bas-fonds et les y plonge même, pour en sauver ceux qui s'y enlisent, tant d'hommes et de femmes, et cela ne peut s'expliquer par des mobiles terrestres. Il y a là quelque chose qui nous dépasse de cent et de cent condés, il y a donc un ciel où ces vaillants veulent introduire les pauvres noirs, nos frères, il y a cette chose auguste et mystérieuse dont l'imbécile est seul à ricaner et qui nous secoue maintenant jusqu'au fond de notre être, il y a la religion. Ajoutez à la force de cette leçon de choses donnée par les interprètes les plus autorisés l'audition de deux conférences par jour réunissant des auditoires compacts. Dimanche soir, à la clôture, c'était Valentin Brifaut, ce noble clairon de l'apostolat laïc, aussi harmonieux que puissant, qui faisait retentir la gloire des Missions devant 1500 auditeurs subjugués par cette mâle et fière éloquence.

L'Exposition a fourni à La Louvière comme elle fera pour Charleroi, une apologétique merveilleusement adaptée et singulièrement prenante. Au fond, c'est la vieille, c'est la première, c'est l'éternelle apologétique, celle de la charité fascinatrice : « Voyez donc comme ils s'aiment ». Aussi elle fera son tour de Belgique ne cessant de se perfectionner.

Elle est au reste la glorification de la Belgique, car la perle de nos missions, le Congo ouvert à l'évangélisation par le génie de Léopold II, était vraiment à l'honneur à La Louvière.

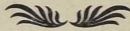
L'immense continent noir ! Labouré infatigablement par 520 prêtres, 250 Frères, 294 religieuses, tous Belges ! Il y fleurit une chrétienté de 642.015 âmes, 313.707 baptisés, 328.308 catéchumènes. Quelle splendide floraison ! Splendide, surtout, si l'on tient des compte obstacles gigantesques accumulés comme à plaisir sur la route des missionnaires.

On m'a raconté, jadis, en 1913, que l'armée indigène, dont les Frères de Scheut ont formé les premiers soldats, était tout entière catholique. Et c'était un édifiant spectacle pour le voyageur de passage à Matadi, de voir, au son de cloche qui annonce la fin du travail, ces magnifiques Bangolas, descendre du camp voisin au pas de course et ne se rendre au port qu'après s'être détournés pour aller faire leur prière à l'église de la ville.

Comment donc ceux-là mêmes qui ne partagent pas nos croyances pourraient-ils marchander leur admiration à ces pionniers de la civilisation ? Ne sont-ils pas en train de transformer le noir ? Et qui donc, sinon le Père blanc, la religieuse, serait capable d'enseigner au sauvage enfant de la brousse, le respect de la vie humaine, le respect de la femme, la noblesse du travail, l'exercice de la liberté ? Difficile apprentissage, celui du travail, quand on s'attaque au païen fataliste, et cependant là est la clef de la productivité du Congo, de la prospérité de la Colonie. Mais, écoutez ce trait qui me fut conté par un magistrat et qui reste à la fois symptomatique et suggestif.

Sur le Tanganyka, la large pirogue à voiles qui l'emportait est prise soudain dans un grain effrayant. Elle tournoyait, ballottée par des vagues énormes et l'équipage nègre laissait tomber les rames. Brusquement, à l'appel de leur chef, les matelots se réunissent autour du grand mât : tête nue, sous la tempête qui fait rage, ils récitèrent l'Ave Maria, et puis, reprenant leur pagaie, ils manœuvrèrent avec un redoublement d'énergie. L'âme païenne, fataliste, asservie aux forces de la nature, était vaincue par l'âme chrétienne qui se confie en Dieu et déploie l'effort sauveur : L'Étoile de la mer avait brillé à leurs yeux, et, quand parut le matin, ils abordaient triomphants au port.

J. SCHYRGENS.



*Les abonnements commencent à courir, à partir du numéro qui suit la réception de la demande d'abonnement. Les nouveaux abonnés peuvent, s'ils le désirent, recevoir les numéros antérieurs à la date de leur abonnement.*



## ITALIE

### L'expulsion des ministres populaires du gouvernement fasciste

De jeudi à dimanche derniers, s'est tenu à Turin le quatrième congrès annuel du Parti populaire italien.

Ce fut un grand succès, qui dut exaspérer les fascistes, de nature, on le sait, fort impatients.

Il nous est impossible, dans cette première note, d'entrer dans le détail des rapports et des ordres du jour de ce congrès, du plus haut intérêt, cependant, et d'une extrême importance. Les idées maîtresses furent les suivantes.

D'une part, le Parti populaire doit garder sa personnalité. Il est absolument faux que le fascisme ait sapé ses raisons d'être et l'ait vidé de son contenu. Le Parti populaire a une doctrine politique bien définie, reposant sur les principes catholiques, ce qui le distingue à jamais du fascisme agnostique. Il a un programme également défini, et la coïncidence en certains points — inest-ils exceptionnellement importants — de ce programme avec le programme fasciste ne permet évidemment pas de conclure à l'absorption de nos buts politiques par les buts politiques du fascisme. Affirmons donc solennellement, à l'occasion de ce congrès général, notre volonté de rester nous-mêmes, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse.

D'autre part, le bien commun exige la collaboration de tous les bons citoyens à l'œuvre de restauration entreprise par le Gouverne-

ment fasciste. M. Mussolini peut compter sur notre collaboration, dans le Gouvernement lui-même, au Parlement et dans le pays.

Collaboration fière mais loyale avec le Gouvernement fasciste, telle fut donc la résolution fondamentale prise à la presque unanimité par le congrès de Turin.

\* \* \*

Cette résolution n'a pas eu l'heur de plaire au fascisme et à Mussolini.

Les ministres populaires viennent d'être remerciés précisément à cause de l'attitude du Parti au Congrès de Turin.

M. Mussolini veut gouverner librement et fortement. C'est son devoir.

Les ministres populaires le gênaient-ils pour gouverner ? Dans ce cas, il eût parfaitement raison de s'en débarrasser.

Mais ce n'est pas pour ce motif qu'il les a défnestrés. Jusqu'à hier, il s'en déclarait fort satisfait. Ce ne sont pas les ministres du Parti populaire qui offusquent le dictateur, mais le Parti populaire lui-même.

Le geste que vient de faire Mussolini est une déclaration de guerre au Parti populaire. Il a d'abord essayé de l'absorber. Le Congrès de Turin vient de lui montrer qu'il avait totalement échoué. Il va tenter de l'arçanter ou du moins de l'affaiblir et de le réduire à l'impuissance.

Pour cette lutte, Mussolini dispose de moyens redoutables et comme chef de gouvernement et comme chef du Parti fasciste.

Il va devenir très difficile, sinon impossible, à un populaire déclaré de recevoir la moindre faveur gouvernementale. De l'aveu même de Mussolini et de ses lieutenants, les nominations du gouvernement fasciste sont partiales. « Dans l'intérêt du pays, il importe en effet, que les postes importants soient occupés par des fascistes ou des amis sincères du fascisme. »

Mais le Parti fasciste pourra mener contre le Parti populaire une guerre plus ouverte que le Gouvernement fasciste. On peut s'attendre à une recrudescence de violences et de vexations. Ces violences et ces vexations n'ont pas cessé, on le sait, avec l'avènement du Gouvernement fasciste. De nombreux conseils communaux, par exemple, et plusieurs conseils provinciaux ont dû démissionner, tellement les fascistes locaux leur rendaient la vie impossible. Et cela, tandis que le Gouvernement comptait plusieurs ministres populaires et que ceux-ci servaient en quelque sorte de paratonnerre aux personnes et aux groupes de leur parti.

\* \* \*

Mussolini semble vouloir s'engager de plus en plus dans la voie du despotisme. C'est peut-être fatal. C'est peut-être le seul moyen de durer. Il se sent peut-être incapable de maintenir son prestige en face d'une opposition sérieuse. Le Parti populaire ne voulant pas passer de lui-même à l'opposition proprement dite, Mussolini l'y pousse pour pouvoir le combattre et, espère-t-il, l'écraser.

Mais cette lutte n'est-elle pas aussi dangereuse pour son prestige et pour son pouvoir que l'existence et que la puissance d'un parti qui, sans doute, ne veut pas se laisser absorber par le fascisme, mais qui lui offrait une collaboration loyale ?

Nous est avis que le Parti populaire ne se laissera pas abattre comme le Parti socialiste. Il est fortement organisé et admirablement discipliné. Le fascisme n'a pas le monopole de l'organisation et de la discipline. Le Parti populaire a une grande supériorité sur le fascisme : sa doctrine, son programme. Il ne faut pas, en effet, imaginer le Parti populaire sur le modèle, si l'on peut dire, de notre Union catholique. On peut discuter et tenter de réfuter la doctrine et le programme politiques du Parti populaire, mais il est impossible de nier que cette doctrine et ce programme politiques informent toute sa vie et toute son activité.

Comme le Parti fasciste, le Parti populaire a un chef. Qui l'emportera, don Sturzo ou Mussolini, le prêtre sicilien ou le condottiere émilien ?

Dans un duel précédent, entre Giolitti et Sturzo, ce fut Giolitti qui mordit la poussière. J'ai entendu, en Italie, reprocher à l'abbé Sturzo cette exécution du célèbre homme d'Etat. Si Giolitti avait été au pouvoir, disait-on, l'automne dernier, au lieu de ce brave homme de Facta, Mussolini ne serait pas aujourd'hui le maître de l'Italie.

Quoi qu'il en soit, don Sturzo, malgré tous les bruits qui ont couru, reste le chef incontesté et l'âme du Parti populaire. Cet homme politique génial et réaliste a la confiance absolue d'un parti puissant, dont la défection de quelques admirateurs enthousiastes du fascisme



n'a fait qu'épurer l'esprit et resserrer la discipline. Mussolini se trouve en face du plus redoutable adversaire qu'il ait rencontré jusqu'ici.

LOUIS PICARD.

P. S. — Les lignes ci-dessus étaient écrites lorsque nous primes connaissance de l'article de Saint-Marc contre don Sturzo et le Parti populaire dans le *XX<sup>e</sup> Siècle* du 19 avril.

Nous croyons devoir y relever immédiatement quelques accusations absolument injustes envers le chef du Parti populaire.

Ce qui n'implique pas, faut-il l'ajouter encore une fois que nous fassions nôtres toutes ses conceptions politiques.

\* \* \*

« Nous avons ici même, écrit Saint-Marc, signalé maintes fois les exagérations du chef du Parti populaire italien, le fougueux et ambitieux don Sturzo. Celui-ci se laisse facilement impressionner par le programme de ses adversaires et pour les vaincre, fait de la surenchère électorale. A tel point qu'à un certain moment, la gauche extrémiste du P.P.I. pratiquait une politique frisant le bolchévisme ; c'était à l'époque où, M. Giolitti régnant, les communistes semblaient à la veille de l'emporter à Rome comme à Moscou. Don Sturzo et ses tenants avancés réclamaient comme les premiers révolutionnaires russes de Kerenski, le partage des grands domaines — les « latifundia » — entre les paysans italiens, si bien que l'aile droite du P.P.I. s'émut et menaça de rompre l'unité du parti. L'avènement du fascisme et de M. Mussolini mit tous les catholiques italiens d'accord en les faisant taire ; désormais la discussion sur le partage des terres est un sujet académique sur lequel il est vain de discourir ».

Sans vouloir examiner aujourd'hui — nous y reviendrons dans un prochain article — si le bien de l'Italie exige que le fascisme règne sans concurrents — ne fût-ce que momentanément — nous devons, au nom de la vérité, montrer combien les assertions de Saint-Marc sont fausses.

La direction du Parti populaire a toujours été opposée à l'occupation des terres, sous quelque prétexte que ce fût. Don Sturzo a pu le rappeler fièrement au Congrès de Turin :

« Si la loi des latifonds, récemment votée à la Chambre italienne, exclut absolument le système de l'occupation des terres, c'est au groupe des députés du Parti populaire que le pays en est redevable. Et nous avons repoussé ce système au nom de nos principes économiques et juridiques ».

Que si quelques syndicats chrétiens d'Italie ont eu quelquefois la fièvre socialiste, il ne faut pas plus l'attribuer à don Sturzo ni aux autres dirigeants du Parti populaire, qu'il ne faut attribuer à Mussolini et à son État-Major les assassinats et les incendies et toutes les odieuses vexations de leurs troupes.

\* \* \*

Autre accusation.

Don Sturzo aurait orienté le Congrès de Turin et le Parti populaire dans un sens hostile au fascisme.

Don Sturzo s'est contenté de retracer les grandes lignes de la doctrine et du programme politiques du Parti populaire. Est-ce donc sa faute si le Parti populaire a sur le Parti fasciste la supériorité d'une doctrine, et d'une doctrine inspirée du catholicisme ? Ou serait-il interdit actuellement, en Italie, d'avoir une pensée politique qui ne porte pas, comme marque de fabrique, les verges et la hache du faisceau romain ?

\* \* \*

Plus déconcertantes encore sont les affirmations de Saint-Marc concernant une prétendue intervention du Vatican pour défendre le fascisme contre les menées fougueuses et ambitieuses de l'Abbe Sturzo.

« Personne ne s'y est trompé, au Vatican, moins qu'ailleurs. Le Saint-Siège se dit avec raison que l'actuel gouvernement italien se montre le meilleur qu'on ait vu depuis 1870 ; il est extrêmement déférent pour l'Église ; il respecte la loi ; protège les mœurs et la liberté.

« En fait, et les faits seuls comptent, l'expérience gouvernementale actuelle doit être suivie avec sympathie. L'action de don Sturzo est donc néfaste.

« Le Vatican est en effet intervenu par l'organe de son officieux

*l'Osservatore Romano*. Dans un article inspiré, ce journal se déclare favorable non pas précisément à un parti, mais à une coopération avec le pouvoir constitué pour le suprême intérêt national, moyennant une discipline loyale et intégrale.

« On estime à Rome que le Vatican met don Sturzo en demeure d'abandonner la ligne de conduite anti-fasciste, tracée dans son rapport au Congrès de Turin ».

Exactement, *l'Osservatore Romano* s'est déclaré satisfait de la décision prise par le Parti populaire de collaborer à l'œuvre du Gouvernement fasciste. Il a également noté avec joie l'esprit de discipline qui s'est manifesté au Congrès de Turin. La direction du Parti populaire a prié de se retirer ceux de ses membres qui ne savent pas se plier à cette discipline. Et *l'Osservatore* approuve cette netteté et cette attitude d'énergie. Il approuve également le commentaire, que fait Don Sturzo, du qualificatif « aconfessionnel » qui a été donné, dès l'origine au Parti populaire. Cette appellation ne signifie aucunement, a déclaré une fois de plus Don Sturzo, que la doctrine et le programme et l'activité du Parti populaire veuillent se soustraire à l'autorité des principes catholiques et de l'Église, mais seulement qu'un groupement politique ne peut jamais engager la responsabilité de la hiérarchie religieuse. Et *l'Osservatore* approuve formellement ce commentaire. Et il conseille au Parti populaire de ne plus employer ce terme équivoque de politique « aconfessionnelle ». Il encourage ainsi don Sturzo à opposer la conception d'une politique inspirée par les principes religieux à toute autre conception politique, littéraire (du moins en théorie), neutre et athée, comme la conception fasciste.

\* \* \*

Il est permis de critiquer le système d'organisation de l'État préconisé par don Sturzo et de lui préférer, à maints points de vue, celui qui propose le fascisme. Mais si l'on veut faire partager ses sympathies fascistes et son antipathie contre le Parti populaire, qu'on apporte des faits réels et des preuves convaincantes.

L. P.



## TCHÉCO-SLOVAQUIE

### Un Talleyrand tchèque

De Jacques Chastenot, dans *l'Opinion* du 30 mars, cet intéressant portrait de M. Benès :

Celui qui, en 1918, pénétrait dans le médiocre entresol de la rue Bonaparte, où siégeait le « Comité National » de l'État — encore hypothétique — de Tchéco-Slovaquie, était le plus souvent accueilli par un homme jeune, mince, aux manières courtoises, aux gestes précis. Ce qui frappait d'abord en lui, c'était le front : un front large, dégarni aux tempes, surplombant et éclairant en quelque manière un visage maigre, barré d'une courte moustache, terminé par un menton en vive saillie. Voix nette, bien timbrée. Une flamme dans le regard. De cette voix, on ne pouvait s'empêcher de subir le charme, de ce regard, d'éprouver le magnétisme. Et tel qui était entré en indifférent curieux, sortait zélé passionné de la liberté de cette Tchéco-Slovaquie dont il venait peut-être d'entendre le nom pour la première fois.

S'informait-on de la personnalité du convertisseur ? Voici ce qu'on apprenait :

— Il s'appelle Edouard Benès (prononcez Benèche). N'a pas trente-cinq ans. Jusqu'en 1914, petit professeur de sociologie dans une école de commerce de Prague. A beaucoup voyagé, en France notamment. Ami étudiant en Sorbonne. Docteur de l'Université de Dijon. Ami de Masaryk, l'apôtre de la Bohême. A la déclaration de la guerre, s'est enfilé dans les pays de l'Entente, pour y organiser la propagande en faveur de sa patrie opprimée par l'Autriche. A dû laisser sa femme à Prague, où la police de François-Joseph l'a jetée en prison. Intelligent. Débordant d'énergie. Mérite d'aller loin.

M. Benès a été loin.

Sans interruption, depuis plus de quatre années, ministre des Affaires Étrangères de cette République tchéco-slovaque qu'il a tant contribué à créer, voici l'ancien conspirateur de la rue Bonaparte devenu l'un des oracles les plus écoutés de la diplomatie mondiale, le voici universellement reconnu comme le pacificateur de l'Europe centrale, le voici

enfin recherché comme conseil et pressenti comme médiateur par les plus orgueilleuses Puissances.

Et à ce grand ministre d'un petit Etat, on pourrait appliquer l'épithète dont jadis Bismarck qualifiait M. de Beust, chef de la diplomatie de la cour de Saxe : « Un géant dans un entresol ».

Quand, à la fin de 1918, Benès se vit désigné pour représenter à la Conférence de Paris la Tchéco-Slovaquie naissante, on pouvait se demander si celle-ci était bien viable.

A l'extérieur de ses frontières encore indéterminées s'agitaient, hostiles, des peuples en ébullition : le bolchevisme, menaçant à Munich avec Kurt Eisner, triomphant à Budapest avec Bela Kuhn, projetait jusqu'à Prague ses tisons brûlants ; la Pologne se préparait à revendiquer par la force le territoire contesté de Teschen et déjà des coups de fusil s'échangeaient entre soldats polonais et soldats tchéco-slovaques ; à l'arrière-plan, enfin, l'armée rouge de Moscou guettait le moment de prêter main-forte à l'anarchie. A l'intérieur, situation pire peut-être : les multiples populations allogènes — allemandes, magyares, ruthènes, polonaises — éparpillées sur le territoire tchéco-slovaque, s'efforçaient décidées à briser le moule dans lequel on voulait les enserrer.

Et les diplomates de la vieille école de hocher la tête et de prédire les pires catastrophes.

Benès, cependant, ne se décourage pas. Les limites de sa patrie enfin fixées, par le traité de Saint-Germain, il se rend vite compte que l'ordre politique instauré par ce traité en Europe centrale ne peut subsister que grâce à une entente étroite des Puissances bénéficiaires : Tchéco-Slovaquie, Yougo-Slavie, Roumanie, Pologne. C'est à réaliser cette entente qu'il consacre ses efforts. Il flatte les uns, rassure les autres, apaise les rivalités, il montre la Hongrie passée de la Terreur rouge à la Terreur blanche et en proie à un nationalisme agressif ; il réussit enfin. En août 1921, une convention d'alliance est signée entre la Tchéco-Slovaquie et la Yougo-Slavie. Ce texte, complété par une convention tchéco-slovaque-roumaine et une convention roumano-yougo-slave, constitue la base du système dit de la « Petite Entente », système de consolidation et d'assurance mutuelles, auquel la Pologne, sans y adhérer expressément, ne tarde pas à accorder sa sympathie.

La Petite Entente se trouve évidemment avoir la pointe de son épée tournée vers les Etats qui ont, eux, pâti des traités récents ; mais M. Benès est un réaliste, et un réaliste du meilleur type, celui qui sait que les sentiments et les passions sont encore des réalités : ayant forgé l'instrument, il ne croit pas politique de le tenir constamment brandi : il estime que quelque courtoisie de la part du vainqueur rend plus facile au vaincu l'acceptation de sa défaite. Ayant, lors de la tentative de restauration du roi Charles, donné à l'orgueilleuse cavale hongroise le nécessaire coup de caveçon, il s'est, depuis, attaché à la flatter de la main. Et la Tchéco-Slovaquie entretient maintenant avec sa voisine du sud des rapports qui, s'ils ne sont certes pas cordiaux, sont au moins à peu près corrects. Quant à l'Autriche, M. Benès a vu le danger que présenterait pour son propre pays le voisinage immédiat d'un Etat en décomposition, et, sous son inspiration, les Tchèques ont tendu à leurs oppresseurs de naguère une main secourable. A l'égard de l'Allemagne, enfin, qui est avec la Tchéco-Slovaquie en étroites relations économiques, le jeune ministre s'efforce de pratiquer une politique qui, intransigente sur le chapitre du respect des traités, ne dissolve pas ces relations. Ce qui n'empêche M. Benès de demeurer un fidèle ami de la France et d'en donner des preuves.

La diplomatie de M. Benès est celle de la main de fer sous le gant de velours. L'opposer à telle ou telle diplomatie de main de velours sous gant de fer, serait jeu trop facile. Constatons seulement qu'elle a conquis à la Tchéco-Slovaquie une situation extérieure de premier ordre, à l'abri de laquelle le jeune Etat a pu et a su améliorer sa situation intérieure d'une façon qui a étonné le monde.

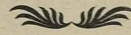
Sur cette situation intérieure, M. Benès a pensé, un moment, pouvoir utilement exercer un contrôle direct. Et, au portefeuille des Affaires Etrangères, il a joint, quelque temps, la présidence du Conseil.

Mais le double fardeau était bien lourd et, mêlé aux luttes des partis, l'homme politique risquait de recevoir des coups qui eussent atteint l'homme d'Etat.

M. Benès le comprit et, assez vite, il renonça à la direction du Gouvernement pour se consacrer tout entier aux questions extérieures. C'est peut-être un bonheur pour l'Europe que ces questions puissent maintenant retenir seules l'attention de ce diplomate de grande race, défenseur lucide et inébranlable de ce que jadis Tayllerand appelait « le droit public européen ». Aussi bien, ne pourrait-on pas dire de

lui, qu'il est un Tayllerand moderne, moins spirituel mais plus cordial, moins grand seigneur mais plus honnête homme, moins grave mais plus sérieux ?

JACQUES CHASTENET.



*La Revue catholique des idées et des faits* paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages, parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

à

*La revue catholique*  
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés !



*Le Cercle Saint Jean de Capistran nous prie d'annoncer la conférence que donnera le mercredi 25 avril, à 20 heures, 34, rue de Stassart, M. le Dr Lucien Schoofs, " Les fouilles de Pompeï ", avec projections lumineuses.*



Etablissements CEUTERICK rue Vital de Coster, Louvain

## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

*Comptes de Chèques et de Quinzaine.*

*Dépôts de Titres et de Valeurs.*

*Lettres de Crédit.*

*Prêts sur Titres.*

*Coffres-Forts.*

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

## L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et**

**les accidents**

**de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

**10, rue de la Bourse, 10**

Directeur : N. DIERCXSENS

GROS :  
rue des Bogards, 16  
BRUXELLES

**SAVON  
DALTON**  
Pour votre toilette



**A la Grande Fabrique**

**- - E. Esders - -**

**26, rue de la Vierge Noire, 26**

**Bruxelles**

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1920

**Vêtements pour hommes, dames et enfants**

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.



La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

**C<sup>ie</sup> française du Gramophone**  
BRUXELLES

51 Avenue de la Porte de Hal  
65, rue de l'Écuyer

**Soleil  
ou  
pluie**

**“NUGGET”**

**lait**

Typographie — Lithographie  
—  
FABRIQUE DE REGISTRES  
—  
Articles de Bureau  
—

**VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur**  
Maison fondée en 1733

**François VANNES** Successeur

13, rue de la Colline, Bruxelles TÉL. 227.64

USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Papeterie — Maroquinerie  
—  
COPIE-LETTRÉS  
—  
Chapelets — Livres de prières  
—

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

RUE DE L'ÉCUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT  
A QUALITÉ ÉGALE  
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL  
POUR LA REPARATION  
DES TAPIS